

La nouvelle revue de presse

NRP février 2010, n°1



Dossier

Le foot, un catalyseur de l'identité nationale

Société

Saïd, 30 ans, cybergardien de la morale
H. Khader

Economie

Fallait-il interdire les crédits à la consommation ?
M. Chabane

Droit

La peine de mort, entre la chariaa et le droit positif
A. Mallem

Mémoire

Le monde musulman et l'Espagne
M. Mahmoudi

Culture

Nessma, la chaîne qui voit plus loin que son ombre
M. Beghdad

الصيغة الجديدة
مشاريع الحفظ

Dossier

Le foot, un catalyseur de l'identité nationale

Football, politique et société

M. Mebtoul, p. 4

Nouveau visage de l'Algérie façonné par les jeunes et les femmes

A. Lakjaa, p. 5

Le foot et la guerre

D. Guerid, p. 6

[Du débat sur l'arabité et l'identité nationale]

K. Daoud, D. Labidi, L. Addi, p. 7

Ce frère de soleil

A. Djemaï, p. 8

Camus, une perte algérienne

A. Belkaïd, p. 9

Albert Camus, mal-aimé de la presse algérienne

C. Gouëst, p. 10

[A propos de Kateb Yacine]

M. Da Silva, D. Sidhoum-Rahal/A. Ouali, p. 11

Société

« En matière d'application des normes internationales, l'ONS accuse du retard »

S. Musette/M. Makedhi, p. 12

Saïd, 30 ans, cybergardien de la morale

H. Khader, p. 13

Economie

Fallait-il interdire les crédits à la consommation ?

M. Chabane, p. 14

Algérie: Conséquences de la généralisation du crédit documentaire...

N. Grim, p. 15

Droit

« La loi de règlement budgétaire sera présentée en 2010 »

M. Kenai/A. blidi, p. 16

la peine de mort, entre la charia et le droit positif

A. Mallel, p. 16

Culture

Nessma, la chaîne qui voit plus loin que son ombre

M. Beghdad, p. 17

[Algériens et fusion musicale : Une quête identitaire ou richesse culturelle ?]

F. Hayed, p. 18

Mémoire

Le monde musulman et l'Espagne

M. Mahmoudi, p. 19

Bibliographie, p. 20

*La NRP est la nouvelle formule de la « Revue de presse »,
créée en 1956 par le centre des Glycines d'Alger.*

[Attestation du ministère de l'information: A1 23, 7 février 1977]

Revue bimensuelle réalisée en collaboration avec le :



CENTRE DE DOCUMENTATION ECONOMIQUE ET SOCIALE

3, rue Kadiri Sid Ahmed, Oran • Tel: +213 41 40 85 83 • Courriel: nrpresse@yahoo.fr

Site web: www.cdesoran.org

Ont collaboré à ce numéro

Si vous voulez recevoir gracieusement les numéros
suivants de la Nouvelle Revue de Presse, envoyez-
nous un message à l'adresse suivante:

nrpresse@yahoo.fr

Mehdi FERHAT
Faïza GACHI
Bernard JANICOT
Samir REBIAI
Fayçal SAHBI
Mehdi SOUIAH
Leila TENNCI
Houari ZENASNI

Editorial

L'histoire du dossier que nous proposons pour ce premier numéro de la nouvelle formule de « la revue de presse » se résume en ces mots : « le bol du débutant ». Car rien ne prédisait que, à peine

quelques jours après que nous ayons pris la décision de relancer le périodique, un événement de la taille de « la qualification de l'équipe nationale pour le championnat du monde du football 2010 » allait se produire.

La qualification en elle-même ne passe qu'au second plan. Bien sûr il y a eu la joie, la fierté, la satisfaction que les « Verts » aient pu remporter un tel challenge, et dans les rues, on a pu constater un bouillonnement inhabituel, un comportement social méconnaissable, une « joie collective où toutes les catégories sociales étaient mélangées, les générations et les catégories socioprofessionnelles, les femmes et les hommes, les hidjabs et les jeans, les urbains et les ruraux et mêmes les policiers et les gendarmes qui ne faisaient plus face aux autres mais étaient fondus « dans » les autres », l'exploit a donné « l'occasion à des choses latentes de s'exprimer » a dit le sociologue algérois R. Sidi Boumedine après avoir expliqué que le match du 18 novembre, à l'instar d'un craquement d'allumette provoquant l'explosion, « il n'est que le déclencheur. Le révélateur. » En effet, ce match qui avait vu s'affronter les élites footballistiques des deux pays à savoir l'Algérie et l'Égypte, a révélé plusieurs facettes qui étaient jusqu'alors enfouies et qui ne se manifestaient que rarement et de manière timide lors des mariages et autres heureuses circonstances. Et dans cette euphorie il s'est produit comme un glissement de sens, et l'origine de cette joie devenait de plus en plus confuse, « est-ce qu'on est heureux parce qu'on s'est qualifié à la Coupe du Monde ou bien parce qu'on avait « battu » l'« Égypte » ? » aimait à se demander F. Sahbi, un membre de l'équipe rédactionnelle. La réponse serait qu'on a voulu faire durer cette joie à l'infini, et tel un feu agonisant, on a tenté de la raviver au moyen de bûches de « haine », on s'est créé un nouvel ennemi et les joueurs de l'équipe nationale n'étaient plus considérés comme de simples sportifs mais ils s'étaient transformés en soldats « qui ont eu la peau des alliés d'Israël ». C'est à ce moment que l'expression « équipe nationale » avait cédé la place à d'autres formules, et dans la presse on pouvait lire : « soldats de Saâdane », « combattants du désert » et plus encore. La taille de l'événement était telle qu'il avait échappé au monopole des pages sportives. Les journalistes, toutes compétences confondues, voulaient avoir leur mot à dire, soit leur part dans l'éloge fait aux valeureux soldats. C'est justement cette analogie entre le sport et la guerre, ayant amené D. Guerid à aller jusqu'à dire que le « foot c'était la guerre » qui a renforcé le choix de ce thème. Car on insinuait que le foot était le premier front d'attaque, d'autres restaient possibles, la politique mais aussi la culture, etc. Des débats fusaient de toutes parts, le plus marquant est sans conteste celui sur l'arabité ; qui, des algériens ou des égyptiens, « est habilité à être dit arabe et qui ne l'était pas ? » S'ensuit toute une série d'interrogations sur l'identité nationale, l'africanité du peuple algérien, et un effort fournis par un certain nombre de journalistes et intellectuels à définir l'identité algérienne.

Le dossier que nous proposons est donc une sélection de textes parus dans la presse écrite traitant des considérations citées plus haut. Il est structuré comme suit :

Une première partie traitant des répercussions « immédiates », c'est-à-dire les analyses des mouvements de foule et des comportements sociaux qui ont précédé et suivi le match du 18/11

Une seconde partie traitant quant à elle des conséquences « indirectes », soit un survol à travers les articles les plus pertinents des débats sur l'africanité et l'identité nationale.

Mehdi SOUIAH

Football, politique et société

Mohamed MEHTOUL

[...]

La société a démontré à la face des bureaucrates et des politiques encroûtés dans leurs dogmes (« Les jeunes sont paresseux » ; « il n'aiment pas leur pays », etc.), qu'elle peut produire un patriotisme populaire décrié, innovatif, qui réfute tout calcul, pour s'investir corps et âme, dans la fête. [...].

Affirmer son existence en tant qu'Algérien

Ce retour en force du drapeau dans la société, par la médiation du football, profondément enraciné dans la culture populaire, est une manière d'affirmer son existence en tant qu'Algérien, et fier de l'être. Il ne s'agit en aucune façon d'un nationalisme chauvin, fermé sur lui-même, en opposition à l'Autre. La foule observée était mobile, joyeuse, déployant des interactions de respect, où se dégageait un bonheur collectif, quel que soit le sexe ou l'âge. Les Algériens se sont reconnus dans le défi concrétisé de fort belle manière par l'Equipe nationale de football, même parmi celles ou ceux, qui ont une très vague idée des règles de ce sport.

Il ne s'agit pas de s'inscrire dans un optimisme naïf qui consiste à faire abstraction de tout ce qu'endurent les gens dans leur vie quotidienne, mais d'indiquer que la société n'est jamais stable, imprévisible par bien des aspects, pouvant par la magie du football, devenir un sujet collectif qui a su créer et capter des mots simples, profondément mobilisateurs, qui redonnent sens à son algérianité. « One, two, three, viva l'Algérie » [...].

Une dignité collective retrouvée

A contrario, d'une vie quotidienne dominée par des tensions et des brimades subies par la population, dans sa confrontation aux institutions politiques et sociales sclérosées, fermées sur elles-mêmes, refusant toute remise en question, l'équipe nationale, même en l'absence de tout politique sportive crédible et ancrée dans la société, a su, avec panache, lui redonner une dignité collective. La dignité est une forme sociale d'existence qui redonne sens à la personne pouvant exprimer dans l'espace public, sa joie, ses frustrations et ses espoirs. La victoire n'était pas seulement sportive mais sociétale. La société s'est sentie pleinement impliquée par cette qualification en Coupe du monde de football. L'implication mutuelle se manifeste dans les habits, dans la gestualité, dans les youyous stridents des femmes qui ont investies l'espace public et dans les interactions quotidiennes. Le lendemain de la victoire du 18 novembre, dans les différents espa-

ces observés (la poste, le marché, les coins de rue, et même dans certains congrès scientifiques), la parole et la gestualité des personnes se sont brusquement libérées. Une certaine fierté se lisait dans le regard des personnes devenues des experts modestes du football, décryptant finement la façon dont les membres de l'équipe nationale ont joué. La forme de l'interaction avait profondément changé. On était bien loin des certitudes des uns et des autres. Chacun était à l'écoute de l'autre, acquiesçant, ou précisant calmement un autre aspect oublié par l'autre.

La confiance : élément central dans la constitution d'une société

Ces formes sociales, selon le terme du sociologue allemand Simmel, très attentif au mode de construction des interactions dans la société, sont importantes à mettre en exergue. Elles montrent bien qu'il n'y a rien d'immuable et de statique dans les valeurs et les pratiques des agents d'une société, qui peuvent, selon les situations et les types de rapports construits aux autres et aux événements, déployer des logiques sociales extrêmement variables. L'un des échecs majeurs des acteurs politiques et institutionnels est en partie d'avoir produit, depuis des décennies, une forme sociale de défiance de la population à leur égard. Simmel montre bien que la confiance est un élément central dans la constitution d'une société. La crise de confiance a eu pour effets pervers de dévoiler des formes sociales d'indifférence, de retrait social, et de résistances plurielles à l'égard des institutions qui fonctionnent à vide et de façon fictive, sans impulsions réelles, malgré des moyens financiers importants, mais régulés dans l'opacité la plus totale.

Les personnes sont orphelines de toute forme de reconnaissance sociale et politique, contraintes d'inscrire leur territoire dans les coins de rue ou dans les cafés, en particulier, les jeunes qui ne rêvent pourtant que d'un emploi, pour exister. Depuis huit mois, les bons résultats de l'Equipe nationale de football ont permis à la population de « sortir » progressivement d'une vie quotidienne sans perspectives, de s'identifier aux joueurs, en reconnaissant leur talent et leur solidarité sur le terrain. Le football, [...] produit quand les résultats sont probants, de la confiance parmi la population à l'égard de son équipe, une fusion charnelle entre supporters et joueurs, sans oublier, le conditionnement social très prégnant en raison de l'enjeu du match.

[...]

Nouveau visage de l'Algérie façonné par les jeunes et les femmes

Abdelkader LAKJAA

«C'est la jeunesse qui remorque le monde», dit Kateb Yacine. Et lors de ces trois dernières semaines la jeunesse algérienne a remorqué le monde-Algérie. Les jeunes ont affiché des trésors d'imagination et de compétences technologiques extraordinaires. L'imagination a d'abord concerné les mille et une manières d'arborer l'emblème national à travers les rues d'Algérie. L'imagination c'est aussi comment accrocher ce même drapeau de façon qu'il reste droit, qu'il ne s'emballe pas au moindre coup de vent...

Leurs compétences technologiques leur ont permis de suivre collectivement, dans la ferveur nationale et l'ambiance du quartier, les deux matchs du Caire et de Khartoum, sur des écrans géants. A la fin du match décisif du 18 novembre, ces mêmes jeunes ont organisé des fêtes avec de la musique bien de chez nous, et bien de nos jeunes, composées pour la circonstance, et sur laquelle ils ont dansé jusqu'au matin. C'était comme s'ils voulaient montrer une autre façon d'aménager et de vivre les espaces urbains en Algérie, comme s'ils exhumaient de leur mémoire urbaine les souvenirs des bals populaires. Ces jeunes ont fait la démonstration magistrale de l'amour du pays qu'ils nourrissent au fond d'eux-mêmes. On a même vu des jeunes qui caressaient secrètement et nourrissaient comme il se doit le projet de Hargha vers l'Europe et qui ont changé de cap vers le Soudan pour enfin décider de revenir au pays et y rester parce que l'Algérie a battu l'Egypte, parce que l'Algérie est devenu un pays qui gagne. C'est l'amour du pays qui les a mobilisés et décidés à aller supporter leurs porteparoles au Caire et à Khartoum. Et ces porte-paroles, une fois la victoire arrachée face à l'Egypte, ont récité, dans les vestiaires mêmes, et dans une communion parfaite, des versets du Coran, à l'instar de Antar Yahia qui brandissait le Livre Saint dans le bus. Rabah Saâdane l'a bien compris lui qui déclarait : «Les verts ont donné le plus bel exemple de la jeunesse algérienne». Voilà enfin une équipe nationale qui peut légitimement se prévaloir de son aînée du FLN de 1958 et que leurs homologues égyptiens ont refusé de rencontrer en Egypte alors que cette équipe venait de foudroyer l'équipe allemande de l'Est par 2 à 0 et en Allemagne. C'était il y a cinquante ans. C'était le temps où l'Algérie était jeune et croyait au ciel de la fraternité arabe. Mais ce bel exemple est aussi le fait de cette jeunesse algérienne qui vit à l'étranger puisque la plus grande partie de l'équipe qui a affronté la Zambie, le Rwanda et l'Egypte évolue dans les équipes européennes, comparativement aux équipes nationales précédentes composées majoritairement de joueurs locaux avec les Belloumi, Madjer et Assad. Là aussi l'Algérie doit réaliser qu'elle aura encore besoin de cette partie de sa jeunesse vivant à l'étranger, comme en 1958 lors de la constitution de l'équipe du FLN. Les femmes ont circulé, chanté et dansé librement dans les rues de leur quartier, lancé des youyous et suivi les matches des 14 et 18 novembre en extra-muros, avec les voisines et les voisins. Elles se sont drapées de l'emblème national, les jeu-

nes filles se sont vêtues de survêtements aux couleurs nationales, avec aux bras des brassards portant la mention Vive l'Algérie. Plus personne ne se demandait ce qu'elles faisaient à des heures tardives en dehors de leur espace résidentiel, comme si elles devenaient subitement des actrices sociales au même titre que les hommes. En compagnie d'autres femmes, et jusqu'à tard dans la nuit, certaines ont conduit leur voiture sur lesquelles flottaient l'emblème national. Les femmes se sont affirmées dans la sphère publique, au-delà des différences vestimentaires, sociales, religieuses et politiques. Les femmes âgées ne se sont pas fait prier pour bénir les enfants de Saâdane à la veille du match de Khartoum.

Au terme de cette réflexion, il faut bien admettre que l'adage «Si jeunesse savait et si vieillesse pouvait» nécessite d'être adapté au contexte de la jeunesse algérienne par l'inversion suivante : «Si jeunesse pouvait et si vieillesse savait». Car en Algérie la jeunesse sait désormais quelle veut d'une Algérie qui gagne, d'une Algérie qui aligne des défis à relever. Aux décideurs de savoir se maintenir à son écoute et au diapason avec la société qui réalise l'impossible quand elle est dos au mur... face à la Hogra. L'impossible a revêtu plusieurs formes depuis le match du Caire. Dans le domaine de l'information d'abord : en termes de tirage de certains journaux, l'Algérie a réalisé des exploits jamais égalés jusque là. Le quotidien Chourouk en langue arabe atteint un pic de plus de deux millions, soit des tirages jamais réalisés dans le monde arabe et même au niveau mondial. Ainsi un journal algérien moyen comme Chourouk issu du secteur privé bat le prestigieux journal égyptien El Ahram. Dans le domaine de l'aviation civile ensuite : l'exploit d'Air Algérie (secteur public) qui parvient à transporter près de onze mille jeunes en quatre jours d'Alger vers Khartoum montre bien que la société algérienne se révèle sous son vrai jour quand elle est face à des défis. Dans le domaine de «la réconciliation citoyenne» (Ahcène Djaballah Belkacem) enfin : qui aurait osé parier sur cette jeunesse, qui ne pensait majoritairement qu'à quitter le pays par tous les moyens pour des cieux plus cléments, allait afficher un tel sens du nationalisme ? C'est cet esprit qui a fait la guerre de libération avec son cortège d'un million et demi de martyrs, qui a fait l'Algérie qui a nationalisé ses hydrocarbures en 1971, l'Algérie qui a battu la redoutable machine allemande en 1982 et enfin l'Algérie qui a battu Oum Dounia à Khartoum. Cette jeunesse s'adresse aujourd'hui à sa société en lui disant «Deviens ce que tu es» (Friedrick Nietzsche). Peut-on se suffire à parler de nationalisme en clôturant le débat ou faut-il continuer à rechercher d'autres questions hautement plus importantes dans la matrice de la connaissance sociale.

Extrait de: **Le foot, ça fait faire l'impossible**

Le Quotidien
Edition Nationale d'Information
D'ORAN

3décembre 2009

Le foot et la guerre

Djamel GUERID

[...]

On peut dire paraphrasant la célèbre formule du non moins célèbre théoricien Von Clausewitz que le foot c'est la continuation de la guerre par d'autres moyens. On peut dire aussi que le foot se présente comme un substitut de la guerre et on peut dire enfin que le foot c'est la guerre. Le journaliste de France2 qui s'est déplacé pour couvrir le match du Caire et qui a échappé à la lapidation déclare qu'il n'avait pas eu l'impression de couvrir un match de foot mais une guerre. Le Président de la FAF, Mohamed Raouraoua déclare après le match du 14 Novembre : « Nous avons joué dans une situation de guerre. » Dans la presse des deux pays, le recours aux métaphores guerrières a été constant. Des Egyptiens affirment que le match en vue de la qualification au Mondial se présentait, pour eux, comme la plus grande bataille depuis la guerre d'Octobre 1973 et ils ont sorti, pour l'occasion, les chants guerriers qu'ils n'avaient même pas sortis lors de cette dernière confrontation avec les Israéliens. Un peu partout, les joueurs algériens sont qualifiés de « Combattants du désert ». Un quotidien algérien de grand tirage se rappelle la fameuse formule de l'homme du 18 Juin et il en fait un titre sur toute la largeur de sa « Une » : « Nous avons perdu une bataille mais nous n'avons pas perdu la guerre. » On parle de pont aérien pour acheminer

les supporters à Khartoum et le Directeur-général d'Air Algérie fait remarquer que transporter autant de gens en si peu de temps est digne des grandes armées du monde.

Le foot peut même pousser au délire : Un journaliste égyptien affirme qu'à Khartoum il y a des avions militaires algériens prêts à s'attaquer aux Egyptiens. Le même journaliste nous apprend que les autorités égyptiennes ont avisé Khartoum : ou vous protégez nos ressortissants ou nous envoyons des troupes pour le faire.

Le foot présente en effet toutes les caractéristiques de la guerre, Il y a d'abord les nombreux termes qu'il lui a emprunté comme défense et attaque, victoire et défaite, stratégie et tactique. canonier, guerrier, pont aérien...

Il y a ensuite l'organisation où le politique est aux postes de commande. Le niveau politique est symbolisé par le Chef de l'Etat, Chef suprême des forces armées. C'est lui qui s'occupe, en tant qu'élus du suffrage universel, de définir les orientations politiques de la guerre. Il y a ensuite le niveau de l'Etat-major général des armées qui détermine, en fonction des orientations politiques, la

stratégie militaire à mettre en œuvre. Il y a enfin le troisième niveau, celui des commandants et des troupes engagées sur le terrain.

Et pour comprendre l'analogie guerre-foot que nous proposons ici, il est important d'apporter les deux précisions suivantes :

On ne fait jamais la guerre pour la guerre, La guerre n'est jamais sa propre fin. Elle est toujours un moyen au service d'une fin. La guerre égyptienne du mondial, par exemple, est un moyen au service d'une fin qui est l'installation de la dynastie des Moubarak

par l'« intronisation » du prince héritier, Jamal.

Ce n'est pas une armée qui gagne la guerre mais la nation. L'armée peut gagner des batailles. L'armée US a eu facilement le dessus sur l'armée de Saddam Hussein et sur les talibans mais l'Amérique n'a pas gagné et ne gagnera pas ces deux guerres.

Dans cette grande guerre du football, il faut reconnaître en toute objectivité et en toute sportivité le coup magistral gagnant du Président Boutéflika, Chef suprême des Forces armées. Il faut rappeler que beaucoup ont vécu un moment de doute à la suite de l'agression de l'aéroport et du résultat du match du 14 Novembre et ce doute

pouvait, s'il perdurait, porter atteinte au moral des « troupes ». C'est à ce moment crucial que le Président « dribble » tout le monde, en particulier le conglomerat hétéroclite et intéressé qui se fait appeler majorité présidentielle et renoue avec une pratique qu'il affectionne particulièrement : se mettre en rapport direct avec les Algériens. Le « pont aérien » qu'il ordonna et qui s'organisa en un temps record permit de fournir aux « petits gars » qui venaient de vivre l'enfer ce qui leur manquait le plus : le soutien et la chaleur de leurs compatriotes supporters. Ce fut à la fois un renfort et un réconfort. Ce 12ème homme, à n'en point douter, a été pour beaucoup dans la victoire. Ce n'est pas pour rien que les premiers remerciements d'après match ont été pour lui.

[...]

Extrait de : **Le foot c'est la guerre**

Le Quotidien
Edition Nationale d'Information D'ORAN

24 décembre 2009

[...]

Il y a des choses qu'on ne peut laisser passer. Ainsi, par exemple, de cet article paru dans le Quotidien d'Oran sous le titre «L'inévitable décolonisation horizontale» (K. Daoud, Le Quotidien d'Oran du 17 décembre 2009). Je vous parlais plus haut de racisme. On peut penser que j'exagère. Pas du tout. Dans cet article, le mot Arabe est mis à dessein entre guillemets. Ainsi que le mot Maghreb. [...] L'auteur de l'article répugne même à utiliser le mot arabe pour parler de la langue parlée en Algérie. Il préférera la nommer «l'algérien» plutôt que de dire arabe parlé. Evidemment, il ne pouvait pas car il aurait été alors en contradiction avec lui-même puisque si l'Algérie parle arabe, c'est qu'elle est quelque part arabe. C'est comme si certains perdaient toute cohérence dès qu'ils traitent de la question de l'arabe. [...] De cette langue, «l'algérien», il dira encore sans se soucier de la contradiction «que ce n'est pas encore une langue et ses mots sont rares, difformes». Ceci, déjà, n'est pas vrai car l'arabe parlé est authentiquement de l'arabe, à condition de le parler réellement et non ce sabir infâme fait d'un mélange réduit de mots français et arabes à quoi certains voudraient réduire le peuple algérien pour l'enfermer dans un bégaiement permanent et l'empêcher de s'exprimer, mais nous y reviendrons. [...] Il y a chez nous des milieux socioculturels, et je parle en connaissance de cause puisque j'en viens, qui vivent dans un inconfort, un malaise permanent concernant la question de la langue. L'Algérien francophone a développé une véritable névrose concernant la langue arabe. Il est supposé par définition la connaître puisqu'il est par définition Arabe, comme on le lui rappelle, aussi bien ici qu'à l'étranger, or il ne la connaît pas. Il est supposé être bilingue, mais il est en réalité monolingue, ne pouvant écrire,

En 2010, il ne suffit pas d'affirmer que l'Algérie est arabe ; il faut montrer que ce sont les Algériens qui ont construit leur arabité avec le fond berbère, la langue arabe et l'islam. Que ce processus se soit déroulé dans la fausse conscience n'est pas important parce que le destin des hommes est de faire l'histoire avec des idéologies et la fausse conscience. L'essentiel est de montrer que l'Algérien a été acteur de son histoire, c'est lui qui a produit tout en créant une culture qui donne sens à son existence. Dans cette perspective, l'arabité de l'Algérie n'est pas un produit importé ni une culture imposée par une domination politique. Les Maghrébins ont participé de manière active à la civilisation arabo-islamique en fournissant des penseurs, des théologiens, des mystiques, des hommes de lettres et des guerriers. L'arabité des Algériens n'est pas subie ; elle est construite par eux avec leurs pratiques sociales, leur éthos et leur psychologie collective. Ce fondement historique de l'arabité autorise que nous la discutons, la questionnons pour l'enrichir et la dépasser. Il s'agit surtout de prendre conscience que l'identité collective est souvent le résultat d'un accident historique [...].

Il faut ajouter que la revendication de l'arabité par les Algériens sous la colonisation est un effet dialectique de la domination coloniale. A force d'écrire et de répéter que les Algériens sont des primitifs et que leur société est archaïque, ces derniers ont mis en avant leur arabité pour dire qu'ils appartiennent à une riche civilisation. [Addi évoque deux anecdotes à portée anthropologique pour éclairer le caractère historique de l'identité, on a gardé une d'elles]

De la pathologie linguistique

L'inévitable décolonisation horizontale

Kamel Daoud, Le Quotidien d'Oran
du 17 décembre 2009

Depuis le «Match» du 18 l'Algérie et Le Caire capi-

taire, et depuis la vague d'insultes des médias égyptiens, beaucoup d'Algériens (sur la voix de la guérison) se sentent singulièrement légers et presque convalescents : nous avons compris, brusquement, pour beaucoup, que nous n'étions pas «Arabes». Pas «Arabes» au sens généalogique du terme et encore moins au sens culturel exclusif, malgré des décennies de conditionnement, de déni et de violence. Nous ne l'étions même pas au sens panarabique, ni au sens de l'histoire de chacun depuis longtemps déjà. Nous l'étions par la langue officielle, l'école, la désignation occidentale et coloniale (les arabes sur la rime de «travail d'arabe» ou sur le mode de l'Arabe de Camus). Nous l'étions parce que nous y croyons avec violence sur soi. Puis, brusquement, nous avons compris que... nous ne l'étions pas ! Que l'arabité n'est pas une nationalité : au mieux, c'est un héritage, au pire, elle peut être une maladie nombriliste comme en Egypte ou un prétexte politique pour une colonisation par les pairs. C'est une attitude face au monde et pas une nationalité fixe. Les médias égyptiens et leurs insultes nous y ont donc obligés : nous sommes «Autre». D'abord parce qu'être Arabe à leur ressemblance nous incommodait violemment aujourd'hui, ensuite, parce que nous avons ressenti le besoin d'être nous-mêmes puisque nous ne pouvions pas être quelqu'un d'autre que nous-mêmes. Ensuite, parce que c'était vrai : nous n'avons pas besoin d'être Arabes pour être musulmans, ni d'être musulmans pour être Algériens [...]. Et, c'est pourquoi, chaque fois que je rencontre, depuis des jours, un fanatique de cette arabité présumée, cela me rappelle le colonisé aliéné de Frantz Fanon, le portrait du «malade» en mal d'émancipation, l'indigène au rêve musculaire de fuite en avant. «L'indigène est un être parqué, l'apartheid n'est qu'une modalité de la compartimentation du monde colonial. [...] Etrange portrait de notre victoire sportif sur le «centre idéologique égyptien». Etrange similitude entre le rêve «musculaire» de la nouvelle Algérie et la mollesse de ses élites rêvant encore sur l'assimilation identitaire. A relire l'œuvre de Fanon en remplaçant (avec abus certes) négritude par algérianité. Sauf qu'il s'agit d'une colonisation horizontale cette fois-ci. Latérale. La verticale a été celle des Français et l'oblique celle des Ottomans. L'aliéné qui vit le drame de sa peau noire avec masque blanc. A reformuler : peaux algériennes, masques «arabes». Mais si je ne suis pas Arabe, qui suis-je alors ? Berbère ? Berbériste ? Autonomisme ? Culturaliste ? Non. [...] je ne suis pas Arabe et je n'aime pas ceux qui se disent Amazighs à ma place et mieux que moi parce qu'ils parlent amazighs alors que moi, la colonisation horizontale m'a transformé en arabophone. Si je n'ai pas aimé être un Arabe de seconde classe, je n'aime pas aussi me sentir un Amazigh de seconde classe. Encore une fois, à cause de la langue, d'une langue mal partagée...

Suite page 8

L'arabité des Algériens est une construction algérienne

Extrait de: La troisième mi-temps
Djamel LABIDI, Le Quotidien d'Oran du 2 janvier 2010

penser, réfléchir qu'en français. [...] L'Algérien francophone va alors faire semblant de la baragouiner l'Arabe, introduisant ici et là des mots arabes dans son français ou arabisant des mots français, d'où ce sabir, ce bégaiement continu. Il vit, en Algérie comme à l'étranger, dans un mensonge permanent sur son identité culturelle, non pas celle du peuple algérien, mais la sienne. La solution serait simple : se libérer, se réapproprier sa langue. [...] Techniquement, apprendre une langue ne pose aucun problème. Le même Algérien francophone, qui pendant 10 ans, 30 ans, n'a pas appris l'arabe, notamment littéraire, peut apprendre en quelques mois l'anglais ou le russe quand il a vécu dans ces pays. Pourquoi ? Il y a probablement une raison psychologique : il n'apprend pas l'arabe, car il est supposé le connaître. Mais surtout, il y a des raisons sociales : la langue, c'est aussi le pouvoir et la langue française continue à donner bien des privilèges et influencer la hiérarchie sociale. La tentation est alors grande de défendre le statu quo, de combattre et même de haïr ceux qui veulent le remettre en question. La schizophrénie n'est alors pas loin, mais une schizophrénie sociale, à laquelle on apporte les ressources

de l'idéologie : il déclarera alors qu'il n'est pas Arabe pour ne plus avoir à le prouver. Il érigera son sabir, ou le sabir à l'emploi duquel il encourage le peuple, en langue nationale, comme la véritable langue vivante, puisqu'elle est celle de la rue, de la «vie réelle» [...]. Tant pis si la jeunesse ne pourra pas s'exprimer, il lui suffira que lui puisse le faire, et exprimer des idées complexes et abstraites en... français. [...]

je l'ai vécue en été 1974, dans la wilaya de Mascara, où j'étais parti comme étudiant volontaire pour expliquer les textes de la Révolution agraire aux paysans. Lors d'une assemblée avec ces derniers, l'un d'eux posa la question suivante :

— Loukane el akria [les paysans de l'Oranie appelaient la France el akria en référence à la couleur kaki de l'armée française] avait ma-

7
rié ses filles à vos parents, est-ce que vous auriez pris les armes pour chasser vos oncles maternels ?

J'étais resté perplexe en entendant la question qui expliquait le caractère éphémère de la colonisation française en Algérie. Ce paysan de la région de Mascara, tout analphabète qu'il était, avait montré plus d'intelligence en matière de contact d'un peuple avec un

autre que Robert Montagne, professeur au Collège de France, anthropologue de la conquête française au Maroc. Ces

deux anecdotes sont instructives au sujet des processus identitaires et montrent que l'identité n'est pas une essence ou une substance anhistorique ; c'est une construction des acteurs eux-mêmes. Tout comme il y a un islam berbère caractérisé par les confréries et le soufisme, il y a une arabité maghrébine différente de celle du Machrek. C'est ce qui fait que le Maghrébin est différent de l'Egyptien ou de l'Irakien, et que la langue parlée aussi y est différente.

Extrait de: Arabité et identité : réponse à Djamel Labidi
Lahouari ADDI, Le Quotidien d'Oran du 7 janvier 2010

Suite de la page 7

...La colonisation horizontale arabe a produit des colonisés de l'arabité, revendiquée par l'assimilé comme une constante nationale, mais a produit aussi un autre mal dérivé : des maquis de l'identité, poussés vers la montagne et le radicalisme, prompts à l'exclusion et fascinés par des retours impossibles vers des origines privatisées, folklorisées. [...] Deux histoires pour conclure : un coopérant européen me raconta sa rencontre avec le recteur d'une université de l'ouest à qui il demanda où il pouvait apprendre l'algérien «comme on le fait en Tunisie ou au Maroc» ? Le recteur lui répondit offusqué : «mais l'algérien n'est pas une langue !!!». Ne remarquant pas que c'est une nationalité dont il a honte tout en s'en revendiquant dans son hyper-nationalisme alambiqué, adepte du «Vive l'Algérie et à bas l'Algérien» ! La seconde histoire ? Elle est heureusement plus belle et plus triste. C'est le fils de l'auteur de ces lignes qui posa la question à son père il y a deux semaines : «comment s'appelle la langue que nous parlons ?» «Quelle langue ?» j'ai interrogé curieux : «Celle de l'école ?». «Non, m'expliqua l'enfant, notre langue de tout les jours, toi et moi, pas celle des livres et de l'école. La langue qu'on parle ?». C'est l'algérien, ta langue, j'ai répondu.[...]

[Jamais les anniversaires de la mort d'Albert Camus et celle de Kateb Yacine n'ont suscité autant d'intérêt dans la presse algérienne. 50 ans après le décès tragique de l'auteur de l'Étranger, Camus, reste toujours prisonnier de la polémique sur l'« Algérienité » de son oeuvre ; quant à Yacine un colloque international lui a été consacré pour débattre de l'africanité de l'Algérie telle qu'elle est exprimée dans son œuvre. « L'Algérie, serait-elle plus enracinée en Afrique que dans le monde arabe ? » A peine quelques semaines après les matchs Algérie-Egypte, et en même temps que le débat sur « l'arabité » du « peuple » algérien, tout laisse croire que cet intérêt pour les plus éminentes plumes « nationales » n'est pas un fait du hasard. Longtemps resté en gestation, un véritable débat libéré, doit-on dire, du poids idéologique dont il restait séquestré a fini par émerger. Simple hasard du calendrier ? Ou suites collatérales d'un événement qui a dépassé son cadre sportif ?]

Fayçal Sahbi

Ce frère de soleil...

Abdelkader JEMAI

Nous sommes nés dans le même pays. Sous Le même soleil. Dans le même paysage ouvert à la lumière, aux drames, aux odeurs d'absinthe et au vent qui souffle sur le plateau de Djemila.

Camus l'Algérois, Camus l'Algérien aura su, avec talent et sincérité, rendre la beauté d'une terre pour laquelle il a « toujours peur d'appuyer sur cette corde intérieure qui lui correspond en moi et dont je connais le chant aveugle et grave. Mais je puis bien dire au moins qu'elle est ma vraie patrie », écrivit-il en 1947 dans petit guide des villes sans passé, avant d'ajouter qu'elle était faite pour ceux qui « connaissent les déchirements du oui et du non, de midi et des minuits, de la révolte et de l'amour ». Ce qui n'exclut pas les malentendus de part et d'autre, les jugements préremptaires, les erreurs parfois. Ainsi il aura vécu la guerre d'indépendance comme un traumatisme, une épreuve personnelle, et non comme une nécessité historique.

Presque un demi-siècle après la disparition de son tuteur, l'œuvre est toujours là, dans tous son évidence: limpide, fluide, ironique, exigeante. Et au-delà de la solitude féconde et de l'humilité jamais prise en défaut, l'homme et l'écrivain se sont construits, adossés, non sur l'oubli et le reniement, mais sur ce qui fait leur force et leur richesse: le refus de l'humiliation, du cynisme, et de l'apitoiement sur soi.

Nous venons tous deux de familles pauvres, sans livres, et où le silence et les regards tenaient lieu de paroles, de langage. Et cette blessure de n'être pas lu par les siens pour cause d'analphabétisme nous est commune.

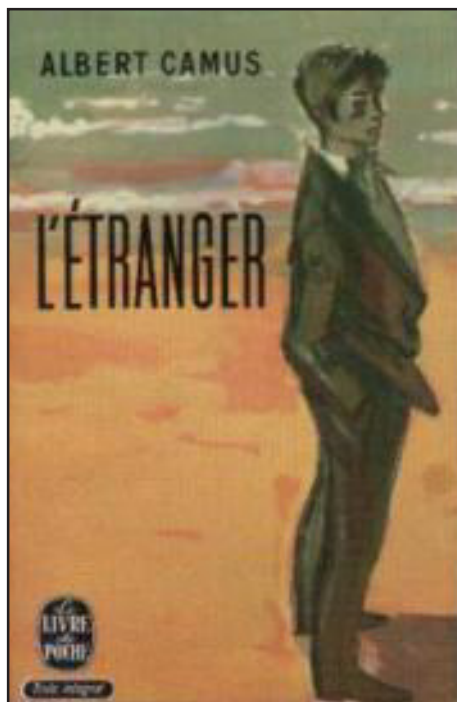
Dans le Premier Homme, livre admirable publié plus de

trente ans après sa mort, ce n'est plus le théoricien de l'absurde, ni le styliste hors pair qui parle, mais l'homme qui se souvient de sa famille, de l'orphelin qu'il fut, des petites gens qui l'entouraient.

A cette époque de richesse indécente et d'exclusion grandissante, ce sont, sans doute, ces aspects-là, ces affinités sociales, qui me font me sentir proche d'Albert Camus, ce « frère de soleil » comme l'appelait Emmanuel Roblès qui préfaça mon livre sur les séjours que fit l'auteur de La Peste à Oran, à partir de la fin des années 1930. Une ville où Roblès qui venait d'un milieu modeste était né, et où j'ai grandi, « Oui, disait Camus, ce que j'aime dans les villes algériennes ne se sépare pas des hommes qui les peuplent. »

C'est pourquoi, je pourrais dire que ce

que j'aime chez Albert Camus, c'est sa manière touchante de célébrer la terre qui le vit naître.



le nouvel
Observateur

20 novembre 2009

Camus, une perte algérienne

Akram BELKAÏD

Il y a quelques semaines, réalisant une enquête sur Camus et les écrivains algériens contemporains, j'ai entendu l'un d'eux me faire remarquer que «l'Algérie avait perdu Camus» (*). A ce moment-là, j'ai été tenté de lui faire remarquer que c'était plutôt l'inverse. Comme le souligne l'historien Benjamin Stora, il est très vraisemblable que l'auteur de «L'Étranger» a basculé dans le camp de l'Algérie française après la bataille d'Alger, abandonnant de lui-même son engagement pour une troisième voie que la presque totalité des nationalistes algériens de l'époque avaient fini par juger irréaliste ().**

Qu'on le veuille ou non, Camus fait partie de ceux qui ont perdu l'Algérie parce que justement il ne pouvait se résoudre à la voir devenir indépendante ou, du moins, séparée de la France.

Certes, on ne peut réécrire l'histoire ni l'inventer. Il est impossible d'imaginer ce qu'auraient été les relations d'Albert Camus avec l'Algérie indépendante s'il n'était pas mort sur une route de France le 4 janvier 1960. Se serait-il «réconcilié» avec les Algériens, notamment les intellectuels qui le critiquaient avec férocité ? Aurait-il décidé de vivre en Algérie, lui, «l'Algérien», que le petit milieu littéraire parisien n'a jamais accepté parce qu'il était né pauvre et de l'autre côté de la Méditerranée ? Et d'abord, comment aurait-il vécu l'indépendance ? La folie meurtrière de l'OAS et le départ massif des pieds-noirs ? J'ai lu nombre d'essais sur cet écrivain mais je n'ai pas trouvé d'interrogations de ce genre. Peut-être sont-elles inutiles, peut-être sont-elles futiles. Il n'empêche, cette mort accidentelle quelques mois avant le cessez-le-feu et l'indépendance de l'Algérie me semble constituer une trame symbolique qui mériterait d'être explorée.

Mais revenons à cette affirmation : l'Algérie aurait perdu Camus. Effectivement, à l'indépendance, les choses étaient claires : «Camus restera toujours un étranger pour nous», avait déclaré un haut responsable de l'époque. Terminé, baissez le rideau, il n'y avait plus rien à dire, à moins de provoquer le soupçon des gardiens de la révolution. Oui, mais voilà, comment expliquer ce retour en force, cette passion «camusienne» qui saute aux yeux dès lors que l'on rentre dans une librairie d'Alger ? Et je ne parle pas du nombre impressionnant de colloques et de travaux de recherche autour de l'œuvre de cet écrivain. N'est-ce pas là une démarche de réappropriation ? Si c'est le cas, il faut convenir que l'on ne cherche à se réapproprier que ce que l'on a perdu. Je note au passage que c'est peut-être en Algérie où l'on a le plus parlé de Camus ces dernières années et où l'on n'a pas attendu la date du 4 janvier pour se souvenir de lui...

Cela étant, la question qui consiste à se demander si Camus était Algérien est peut-être légitime ? c'est elle qui passionne

nombre de chercheurs et d'écrivains ? mais il est possible qu'elle nous entraîne sur de fausses pistes. Et je ne sais même pas s'il est possible d'y répondre de manière définitive. Il est évident qu'il sera difficile de réconcilier les deux camps : ceux qui, comme jadis Kateb Yacine, lui reprochent d'avoir nié dans ses écrits littéraires les indigènes, et ceux qui retiennent à la fois sa fidélité à sa terre natale, ses engagements intellectuels et la force de ses écrits.

Ce qui m'importe, ce n'est pas de savoir si Camus doit être considéré comme algérien ou non. Tôt ou tard, il y aura une rue dans le pays qui finira par porter son nom, peut-être même un lycée, voire une bibliothèque ou un centre culturel. Il y aura certainement des protestations de la part de certains membres de la famille révolutionnaire héréditaire, mais cela se tassera. Les Algériens savent aujourd'hui qu'apprécier Camus et lui rendre hommage (sans verser dans l'hagiographie intéressée, comme le font certains écrivains algériens installés en France) ne signifie pas une adhésion au hizb França, ni une remise en cause de l'indépendance. Après tout, Camus n'était peut-être qu'un Algérien qui ne pensait pas comme nombre de ses compatriotes...

En réalité, la vraie question, c'est de savoir ce qu'il représentait et ce que, par conséquent, nous avons perdu avec sa disparition, mais aussi sa mise au ban. Et pour répondre à cette question, il faut s'attarder un peu sur le cheminement intellectuel de l'écrivain. Un cheminement fait d'engagements mais aussi de nuances, d'hésitations, de faux pas et de contradictions aussi. En somme, ce que nous avons perdu avec Camus, c'est le refus du manichéisme, le refus d'accepter les vérités assénées, les principes érigés en dogme, les certitudes humaines transformées en lois suprêmes.

C'est une banalité que de l'écrire mais l'Algérie indépendante aurait gagné à s'inspirer du mode de pensée de Camus. Et dans le rejet persistant vis-à-vis de lui réside, non pas la dénonciation de son ambiguïté par rapport à l'ordre colonial, mais plutôt le refus d'un mode de raisonnement plus ouvert, moins dogmatique, moins définitif.

A bien des égards, s'interroger aujourd'hui à propos de Camus et des Algériens permet de se rendre compte que, finalement, les choses n'ont guère changé. L'unanimité officielle ne supporte ni réserve ni critique et le questionnement personnel, la nuance dans le propos et l'introspection systématique sont assimilés à de la faiblesse, ou pire, à de la trahison. En fait, nous avons perdu Camus parce qu'il nous est encore interdit de réfléchir comme lui.

(*) Le temps de l'apaisement.

(**) L'emblème d'une Algérie plurielle. Entretien avec Benjamin Stora.

Ces deux articles ont été publiés dans Télérâma, hors-série : Camus, le dernier des justes, décembre 2009.

Albert Camus, mal-aimé de la presse algérienne

Catherine GOUËST

L'anniversaire de la mort d'Albert Camus est assez peu présent, ce 4 janvier dans la presse algérienne de langue française, reflétant le malaise, voire le rejet, suscité par l'auteur de L'Étranger auprès des Algériens.

Beaucoup de journaux sont totalement silencieux sur le cinquantième anniversaire de la mort du Prix Nobel. Pas une allusion dans *El Moujahid*, le quotidien gouvernemental. *Liberté*, quotidien proche du Rassemblement pour la culture et la démocratie (RCD), mouvement kabyle, se contente d'annoncer les émissions qui seront consacrées à Albert Camus cette semaine... dans les médias français.

L'Expression, journal proche du président Bouteflika, est le seul à mettre l'anniversaire de la mort de Camus à la une, dans sa rubrique culturelle, mais il ne publie qu'une brève évocation de la vie de l'écrivain signalant que «son appel à la trêve pour les civils lancé en janvier 1956 l'éloigne de la gauche (française), qui soutient la lutte pour l'indépendance algérienne.»... sans rien dire de ce qu'en pensent, ou en ont pensé les intellectuels algériens. Jusqu'à quel point un écrivain doit-il porter la responsabilité d'un moment de l'histoire, prendre position pour ou contre l'indépendance ?

Le quotidien populaire *Le Soir d'Algérie*, tout aussi succinctement, rapporte que les intellectuels de gauche en France, dont Simone de Beauvoir, disaient que «Camus s'était rangé «du côté des pieds-noirs», et qu'il avait choisi la colonisation contre la guerre d'Algérie.» L'auteur de l'article estime que le non-engagement de Camus en faveur de l'indépendance ne doit pourtant pas «occulter ce que fit l'écrivain au regard de l'œuvre dimensionnelle et grandiose qu'il a laissée entre philosophie de la vie ou la condition humaine.» [...]

Camus, sa mère et la justice

Alors qu'il reçoit le prix Nobel de littérature en 1957 à Stockholm, Albert Camus, interrogé par un étudiant algérien, sur le caractère juste de la lutte pour l'indépendance, il répond : «Si j'avais à choisir entre cette justice et ma mère, je choisirais encore ma mère.» Cette phrase, revient comme un leitmotiv dans la presse algérienne. Albert Camus vénérât sa mère qui vivait alors à Alger dans un quartier très populaire, particulièrement exposé aux risques d'attentats.

El Watan («Le pays»), journal de référence, dont le directeur, Omar Belhouchet, a été condamné plusieurs fois à la prison, est le seul à consacrer un véritable dossier, avec



des opinions contrastées, au prix Nobel. Le journal rappelle que jusqu'à sa mort accidentelle le 4 janvier 1960, Albert Camus resta fidèle à la même position, continuant ses interventions discrètes en faveur des condamnés à mort algériens, tout en gardant le silence sur la guerre de Libération.

El Watan donne la parole à des partisans de l'écrivain comme ce libraire pour qui «Camus fait partie de la littérature algérienne» au même titre que d'autres écrivains pieds-noirs comme Jacques Derrida et Jean-Pierre Lègue. «Le procès fait à Camus en Algérie est celui des écrivains et de la littérature. Jusqu'à quel point un écrivain doit-il porter la responsabilité d'un moment de l'histoire, prendre position pour ou contre l'indépendance ?»

Pour Arezki Tahar, libraire lui aussi, Camus n'est pas un écrivain algérien mais un écrivain français d'Algérie : «Il était un humaniste qui n'avait pas choisi la justice, la justice était du côté de ceux qui voulaient libérer leur pays après 130 ans d'une des pires des colonisations.»

Camus ne s'est jamais débarrassé de ses réflexes primaires bien enracinés dans son inconscient colonial

Le journaliste Bélaïde Abane, lui, signe un virulent pamphlet contre l'écrivain, «Camus : Entre la mère et la justice». En matière d'introduction, il cite l'écrivain algérien Kateb Yacine : «Je préfère un écrivain comme Faulkner qui est parfois raciste mais dont l'un des héros est un Noir, à un Camus qui affiche des opinions anticolonialistes (sic) alors que les Algériens sont absents de son œuvre et que pour lui l'Algérie c'est Tipaza, un paysage... » [...]

L'EXPRESS

4 janvier 2010

Kateb Yacine, l'éternel perturbateur

Marina Da SILVA



Mort il y a vingt ans, l'écrivain Kateb Yacine connaît toujours une popularité certaine en Algérie, où un colloque international vient de lui être consacré. En France, les hommages n'ont guère été médiatisés. Ce « poète en trois langues », selon le titre du film que Stéphane Gatti lui a consacré, demeure un symbole de la révolte contre toutes les formes

d'injustice, et l'emblème d'une conscience insoumise, déterminée à rêver, penser et agir debout.

« Le vrai poète, même dans un courant progressiste, doit manifester ses désaccords. S'il ne s'exprime pas pleinement, il étouffe. Telle est sa fonction. Il fait sa révolution à l'intérieur de la révolution politique ; il est, au sein de la perturbation, l'éternel perturbateur. Son drame, c'est d'être mis au service d'une lutte révolutionnaire, lui qui ne peut ni ne doit composer avec les apparences d'un jour. Le poète, c'est la révolution à l'état nu, le mouvement même de la vie dans une incessante explosion. »

Romancier et dramaturge visionnaire, considéré grâce à son roman *Nedjma* comme le fondateur de la littérature algérienne moderne, Kateb Yacine était avant tout un poète rebelle. Vingt ans après sa disparition, il occupe en Algérie « la place du mythe ; comme dans toutes les sociétés, on ne connaît pas forcément son œuvre, mais il est inscrit dans les mentalités et le discours social ». Il reste aussi l'une des figures les plus importantes et révélatrices de l'histoire franco-algérienne.

Aussi libre et libertaire, insolente et provocante, indéchiffrable et éblouissante que son œuvre, fut la vie de Kateb. Militant de toute son âme pour l'indépendance, au sein du Parti populaire algérien, puis du Parti communiste, il s'engage avant tout avec les « damnés de la terre », dont il est avide de connaître et faire entendre les combats : « Pour atteindre l'horizon du monde, on doit parler de la Palestine, évoquer le Vietnam en passant par le Maghreb. » Kateb a fait le procès de la colonisation, du néocolonialisme mais aussi de la dictature post-indépendance qui n'a cessé de spolier le peuple. Dénonçant violemment le fanatisme arabo-islamiste, il luttait sur tous les fronts et disait qu'il fallait « révolutionner la révolution ». S'il considérait le français comme un « butin de guerre », il s'est aussi élevé contre la politique d'arabisation et revendiquait l'arabe dialectal et le tamazight (berbère) comme langues nationales. Surnommant les islamo-conservateurs les « Frères monuments », il appelait à l'émancipation des femmes, pour lui actrices et porteuses de l'histoire : « La question des femmes algériennes dans l'histoire m'a toujours frappé. Depuis mon plus jeune âge, elle m'a semblé primordiale. Tout ce que j'ai vécu, tout ce que j'ai fait jusqu'à présent a toujours eu pour source première ma mère (...). S'agissant notamment de la langue, s'agissant de l'éveil d'une conscience, c'est la mère qui fait prononcer les premiers mots à l'enfant, c'est elle qui construit son monde. » L'éventail et la radicalité de sa critique lui ont valu autant de passions que d'inimitiés. Aujourd'hui objet de toutes les appropriations, pour le meilleur comme pour le pire, il reste l'« éternel perturbateur » et, comme *Nedjma*, l'étoile inaccessible — en tout cas irréductible.

“L'Égypte est aussi africaine que nous”

Propos recueillis par: Ameer OUALI

Titulaire d'un mastère en philosophie et d'un autre en droit, Djohar Sidhoum-Rahal est aussi poète et présidente de l'Association identités et mémoires algériennes, basée à Paris. Lors d'un récent colloque, elle a présenté une communication sur Kateb Yacine et l'Afrique.

Liberté : Lors du colloque consacré à Kateb Yacine, vous avez présenté une communication sur l'africanité de l'Algérie telle que vue par l'écrivain.

L'Algérie serait plus enracinée en Afrique que dans le monde arabe. Comment l'écrivain présentait-il cette dimension de l'identité algérienne ?

Djohar Sidhoum-Rahal : Je ne suis pas spécialiste de l'œuvre de Kateb Yacine, mais dans plusieurs entretiens il présente clairement l'appartenance à l'Afrique comme étant une clé de compréhension des identités algériennes. Je ne suis pas sûre, cependant, qu'il faille hiérarchiser les appartenances, Kateb était critique vis-à-vis de l'idéologie panarabiste, de l'usage politique fait de l'idée de nation arabe, mais je ne pense pas qu'il ait voulu “purifier” l'Algérie de sa participation à l'histoire arabo-musulmane sur le plan culturel, ce serait un contresens de le croire. Il réagit à la sur-représentation de l'arabité et à sa construction comme dogme identitaire officiel et artificiel. Il regrette que cette idée panarabiste, qui se décline toujours sur un mode exclusif, nous ait fait rater l'Afrique : les voisins immédiats, comme le Mali ou le Niger, suscitent peu d'intérêt alors que nous avons histoire et destin liés, ne serait-ce que par la force de la géographie. Et puis, il y a l'Afrique du Sud, dont le combat contre l'apartheid la rapproche de l'Algérie, d'après Kateb. Il évoque ainsi plusieurs pays africains comme ayant de nombreux points communs avec l'Algérie. Il y a donc des proximités avec des pays africains pris particulièrement, de par l'histoire de résistance au colonialisme, mais pas seulement, et en même temps un attachement fondamental à l'idée d'Afrique qui traverse son œuvre et ses entretiens, comme chez un autre auteur algérien dont il a salué l'œuvre, Frantz Fanon.

Les suites du match de foot Algérie-Égypte donnent-elles un nouvel éclairage à cette approche ?

C'est assez délicat d'en dire quelque chose de sérieux considérant l'opacité, habituelle au demeurant, qui a entouré les événements. Ce qui semble clair, c'est que l'idéal de la nation arabe au singulier, une et indivisible, paraît franchement compliqué à imposer aujourd'hui quand un match de foot donne lieu à de telles réactions. L'Égypte, fer de lance du panarabisme, est néanmoins aussi africaine que nous, donc si on le tirait de ce match, on pourrait assez facilement retourner l'argument en faveur de l'africanité en disant que ces affrontements prouvent qu'il n'y a pas d'identité africaine commune. On peut partager des choses et se déchirer, se blesser, l'idée de communauté, de nation n'implique pas nécessairement qu'il n'y ait pas d'affrontement en son sein.

Extrait de: «Kateb Yacine c'est probablement l'un de nos plus grands auteurs»

LIBERTÉ

20 décembre 2009

« En matière d'application des normes internationales, l'ONS accuse du retard »

Les données de la planification sont des calculs d'estimation du chômage. Ce genre de calculs intervient pour satisfaire une exigence politique. Mohamed Saïb Musette [Mohamed Saïb Musette. Sociologue spécialiste du monde du travail] analyse le dernier chiffre du chômage annoncé par l'ONS. Ainsi, contrairement à la lecture euphorique faite par le gouvernement en annonçant la baisse du taux du chômage, il ne faut pas trop jubiler. Notre interlocuteur relève plusieurs aspects négatifs qui confirment que le gouvernement doit fournir d'énormes efforts pour réduire réellement le chômage en Algérie. Il revient même sur les enquêtes de l'ONS pour noter leurs insuffisances techniques.

L'ONS vient d'annoncer le nouveau taux de chômage en Algérie qui est de 10,2%. Ce chiffre reflète-t-il la réalité du terrain ?

Dans les chiffres produits par l'ONS, j'observe deux éléments qui me semblent importants. Il y a effectivement une baisse de taux de chômage chez les jeunes et chez les adultes. Il y a donc deux catégories de personnes (16-29 ans et plus de 30 ans) et j'obtiens deux courbes. Chez les adultes, le taux de chômage était de 6,9% en 2005. Il est descendu à moins de 5%. Dans la théorie universelle, ce taux est naturel. Mais quand il descend à moins de 5%, il devient problématique, parce que, dans ce cas, le pays aura besoin d'une main-d'œuvre qualifiée et sera obligé de faire appel à la main-d'œuvre étrangère pour combler le déficit existant. Donc là, nous sommes dans une situation critique, car le taux a trop baissé pour les adultes. Tandis que pour les jeunes, c'est vrai que le chômage a continué de baisser, car il était de 27,4% en 2005 et il est descendu à 18,8% en 2009. En dépit de cette baisse, il y a toujours une tension qui est normale, car il y a beau-

Propos recueillis par: Madjid MAKEDHI

coup de primo demandeurs d'emploi. C'est une situation que l'on retrouve partout dans le monde. En revanche, j'observe que l'écart entre les jeunes et les adultes est resté le même. Il n'a pas changé d'un iota.

Il est resté quatre fois supérieur durant les quatre dernières années. Cela explique que tout ce qu'on a fait a agi beaucoup plus sur le chômage des adultes et moins sur le chômage des jeunes, dans la mesure où le ratio est resté identique. Après la distinction, selon l'âge, il faut également faire la comparaison selon le sexe. Les statistiques de l'ONS confirment que l'écart entre les deux sexes se creuse. D'abord, pour les femmes il y a eu une légère baisse en 2006 et puis le taux de chômage recommence à grimper. En outre, les hommes ont plus de facilités à accéder au marché du travail que les femmes. Parallèlement, on note, toujours selon les chiffres de l'ONS, que le chômage des jeunes filles diplômées est important. A l'école, il y a plus de filles que de garçons et à l'université c'est la même chose. Les filles réussissent aussi mieux que les garçons. Mais sur le marché du travail, c'est l'inverse qui se constate. Cela signifie qu'il y a un décalage, ce qui cause un gros problème avec des conséquences sociales énormes.

Parce qu'il y a des coûts en investissements : on a des personnes très qualifiées et plus compétentes qui restent à la maison. Pour moi, à ce niveau, il y a un gaspillage des ressources humaines ; on forme des personnes qui réussissent mieux à l'école, mais sur le marché du travail, elles ne trouvent pas de place. Tandis que les hommes, qui réussissent moins à l'école, trouvent facilement du boulot. Ce qui traduit tout ça en termes politiques. Ceux qui sont dans le besoin ce sont les jeunes filles et les jeunes en général. De ce fait, toute la politique de l'emploi en Algérie doit être axée sur l'emploi des jeunes.

[...]

En 2008, le Commissariat général à la planification et à la prospective a

donné un chiffre de chômage de 11,8% et l'ONS a communiqué un chiffre supérieur. Mais le gouvernement a pris en compte le premier. Ne croyez-vous pas que le gouvernement tente toujours de jouer sur les chiffres du chômage ?

Les données de la planification sont des calculs d'estimation de chômage qui obéissent à un modèle purement économétrique (ils utilisent un modèle économique pour calculer le taux de chômage). Mais ce n'est pas un chiffre d'enquête, car ce genre d'estimation ne donne jamais les détails du chômage. Mais le recours à ce genre de calculs intervient pour satisfaire une exigence politique du pays, quand il n'y pas d'enquête de l'ONS. Toutefois, ce chiffre n'est pas un produit d'une enquête de terrain. Et la comparaison entre des chiffres d'enquête et ceux de la planification est une erreur. Malheureusement, c'est ce qui a été fait. On entend les gens dire que le taux de chômage en 1999 était de 30%. Or, à cette époque, ce chiffre était un chiffre de la planification, car en 1999 l'ONS n'avait pas d'enquête d'emploi.

Mais le gouvernement prend souvent le chiffre qu'il adopte en Conseil des ministres. Nous, en tant que scientifiques, essayons d'observer cela de deux manières. Sur le plan tactique pour voir si l'ONS a évolué. Et là, c'est dommage, on ne peut pas dire qu'il a évolué. Selon les connaissances et les normes internationales, l'ONS accuse du retard. Même si cette année, ils ont innové en introduisant le CIM (indicateur-clé du marché du travail qui sont 18 indicateurs). C'est un indicateur qui a été retenu par l'OIT en 1998. Cependant, l'effort de l'ONS est limité. Le deuxième retard c'est celui sur la fréquence de l'enquête dû à des problèmes objectifs. Les responsables de l'ONS sont au courant. Ils savent qu'ils ne font que prendre des photos sur le chômage.

[...]

El Watan 8 février 2010

Hassan KHADER

A la lecture d'un commentaire déposé par un internaute sur le site d'un quotidien, l'écrivain palestinien Hassan Khader s'interroge sur un état d'esprit très répandu dans les pays arabo-musulmans.

La princesse Ferial, fille du roi Farouk, est décédée à l'âge de 71 ans en Suisse. Née en 1938 à Alexandrie, elle avait quitté l'Égypte avec ses parents en 1952, après la révolution qui mit in au règne de la dynastie de Mohamed Ali et instaura la république. C'est ce qu'on pouvait lire dans le quotidien panarabe Al-Quds Al-Arabi le 30 novembre dernier. L'article précisait en outre que "Ferial souffrait d'un cancer. Fille aînée du roi Farouk Ier, elle avait appris le métier de secrétaire dans les années 1950 avant de travailler dans ce domaine et d'enseigner la dactylographie. En 1966, elle épousa le Suisse Jean-Pierre Perreten. Un seul enfant est né de ce mariage, une fille nommée Yasmine. [...] Ferial était la dernière fille de Farouk. Sa dépouille sera transférée demain au Caire." Cet article [mis en ligne sur le site du journal] a inspiré le commentaire suivant à un certain Saïd : "Elle a épousé un Suisse et elle a eu un enfant avec lui. Est-ce que cela veut dire que cette princesse musulmane a épousé un chrétien ? Et qu'elle a procréé avec lui ? Est-ce elle qui s'est convertie au christianisme ou bien est-ce lui qui a prononcé la profession de foi musulmane ? Cette question me semble plus importante que de savoir qu'elle est morte." Nous ne connaissons pas Saïd. Nous ne savons pas où il habite, quel âge il a et à quelle catégorie socioprofessionnelle il appartient. Il y a tout lieu de croire qu'il est arabe et musulman. Par ailleurs, nous savons qu'il a lu l'article et qu'il a jugé que celui-ci méritait un commentaire. C'est donc un Arabe sachant lire et écrire, se servant d'Internet et estimant qu'il est de son devoir de commenter la chose publique. Nous ne savons donc pas grand-chose de lui, mais suffisamment pour dire qu'il est représentatif d'un certain nombre de préoccupations, de valeurs et d'orientations politiques. La mort de la princesse ne l'intéresse ni de près

ni de loin. Qu'elle ait vécu en exil, qu'elle ait été dactylo, tout cela ne l'incite pas à réfléchir au destin tragique des humains. La seule chose qui retient son attention est le nom étranger de son mari, un nom qui le met en alerte et lui fait formuler l'unique question qu'il se pose : ce mari a-t-il bien respecté la loi religieuse ?

L'HOMME DE LA RUE PEUT SE PRONONCER SUR TOUTE CHOSE

Cela nous renseigne sur sa personnalité. Saïd doit être du genre à s'ériger en censeur et à juger les autres. Il tient à ce que tout le monde sache qu'un tel ne se conforme pas

tes chances qu'il n'ait qu'un diplôme du secondaire ou bien d'une de ces universités arabes qui sont tout en bas dans les classements internationaux. Il vit probablement en milieu urbain, puisque la proportion de citoyens est de plus de 50 % dans le monde arabe. Il a grandi dans une région marquée par le contraste entre riches et pauvres, les riches très minoritaires ayant pu imposer leur culture aride aux autres grâce au pétrole qui leur permet de tout contrôler, des médias au marché de l'emploi. Nous savons donc beaucoup de choses sur Saïd.

Reste une autre question, à propos de laquelle nous pouvons nous référer à José Ortega y Gasset [philosophe espagnol, 1883-1955], il avait écrit en 1930 que l'Europe n'était pas menacée par les masses, mais par le fait que ces masses étaient composées d'individus qui n'avaient plus de respect pour le savoir. Par le passé, quelqu'un qui s'occupait de politique, qui travaillait dans la culture ou qui était scientifique devait avoir des compétences. Aujourd'hui, l'homme de la rue peut se prononcer sur toute chose. Au nom de l'idée d'égalité, tout le monde est considéré comme également compétent. Voilà ce qu'il en est de Saïd, qui écoute les rododromes des "penseurs" de la chaîne satellitaire Al-Jazira et qui se porte volontaire pour être gardien de la morale. Il vit dans

un monde arabe dont la moitié des médecins et le quart des ingénieurs sont partis et dont plus de la moitié des étudiants à l'étranger préfèrent ne pas rentrer, un monde en queue de peloton pour les indicateurs des libertés publiques, dominé par le fanatisme et dévasté par des guerres civiles ouvertes ou déguisées. Qu'avons-nous besoin de liberté et de savoir ? Qu'avons-nous besoin de médecins, d'ingénieurs et d'intellectuels, puisque nous avons plein de Saïd ?



à la norme et voudrait crier sur tous les toits ce qu'il aurait pu échapper à un lecteur distrait. En cela, Saïd a quelque chose de représentatif. Il est probablement trentenaire, ou plus jeune, la proportion de jeunes dans les pays arabes étant d'environ 60 %. C'est d'ailleurs cette tranche d'âge qui est la plus férue d'Internet. Il est peut-être au chômage. Le nombre de chômeurs dans le monde arabe s'élève à 21 millions. Où bien il fait partie de l'armée de fonctionnaires qu'on y embauche pour masquer le chômage. Dans le monde arabe, 100 millions de personnes sur un peu plus de 300 millions sont analphabètes. Saïd sait certes lire, et même écrire des commentaires, mais il y a de for-

الإبام Al-Ayyam (Palestine),
12 décembre 2010

Courrier International du 28 janvier
pour la traduction française

La décision d'interdire l'octroi de crédits à la consommation aux particuliers dans la conjoncture actuelle est-elle justifiée ? L'application de cette décision aura-t-elle des retombées positives sur l'économie nationale ?

Faut-il accepter d'avoir des centaines de milliers de foyers surendettés comme dans les pays développés ou mettre une barrière efficace à cette situation en supprimant purement et simplement les crédits à la consommation ? Répondre à ces questions n'est certainement pas une tâche facile et nécessite une profonde étude de l'impact de cette mesure sur la consommation en particulier et l'économie locale en général.

Dans tous les cas, l'application de cette mesure est une preuve de plus de l'invisibilité à long terme, l'absence de planification et l'incohérence des orientations économiques dans le pays.

Même si cette opération est émanante de l'appréhension des autorités de voir un surendettement drastique des ménages, cette crainte à l'heure actuelle est incompréhensible et irrationnelle, de fait de l'encaissement draconien du crédit à la consommation en Algérie par les banques elles-mêmes avant que ça soit par l'Etat.

Elle serait justifiée au nom de la protection de la souveraineté de l'industrie nationale, si celle-ci possédait déjà une base capable de répondre qualitativement et quantitativement à la demande locale, or, l'industrie algérienne est réunie et quasi inexistante. Elle est contrariée depuis longtemps, par un environnement financier et commercial hostile à son développement. Sa part du PIB ne représentait que 4,39% du PIB en 2008.

Cette action serait intelligible si les montants destinés aux crédits à la consommation accordaient étaient des montants faramineux au risque de créer une grave insuffisance de fonds propres des établissements de crédits ou l'incapacité de ces derniers à faire face à leurs engagements, or, la totalité du crédit à la consommation ne représente qu'un marché d'un milliard de dollars. Le risque de voir une intervention publique pour maintenir le financement et la recapitalisation des fonds propres

Mohamed CHABANE

des banques pour éviter leurs faillites à cause de la crise des emprunts comme dans les pays industrialisés est extrêmement minime.

En tous les cas, l'entrée en vigueur de cette mesure aura plusieurs effets néfastes à court et à long terme sur l'économie algérienne. Hormis qu'elle rétrécit encore plus les capacités financières et le pouvoir d'achat de la tranche moyenne de la population, excepté qu'elle risque d'accentuer les tensions sociales déjà culminantes de fait des inégalités grandissantes, cette



mesure va obligatoirement ternir l'image déjà sombre de l'économie algérienne et va lui ôter tous ce qui reste de crédibilité. En effet, l'Algérie qui opte pour l'arrêt des crédits à la consommation, sans préavis, va perpétuer l'altération de l'image de son économie déjà sinistrée et mal vue par les opérateurs économiques internationaux. D'après le dernier classement Davos du «World Economic Forum Annual 2009», l'Algérie pointe à la 99ème place en termes de compétitivité économique. Elle se classe la dernière au Maghreb, après la Tunisie (36ème), le Maroc (73ème) et la Libye (91ème). Elle recule par rapport à son classement en 2007 (81ème) et 2006 (77ème).

En matière de lutte contre la corruption, l'Algérie occupe la 92ème place après le Maroc (80ème) et de loin derrière la Tunisie (62ème). D'après le

même rapport, l'Algérie pointe à la dernière place au monde (sur 134 pays) par rapport à la sûreté des banques. Le rapport classe l'Algérie à la 15ème position sur les 19 pays du Moyen-Orient et d'Afrique du Nord en matière de climat des affaires. Elle se classe derrière le Maroc (128ème place) et très loin derrière la Tunisie (74ème place) attirent nettement plus d'opérateurs économiques. Les deux pays favorisés par leur climat d'affaires, leurs législations commerciales et surtout la confiance des acteurs économiques dans la souplesse, la transparence et à la crédibilité de leurs systèmes administratifs par rapport au système algérien.

Le résultat est là. Les Investissements Directs Etrangers (IDE) provenant de l'Europe ont chuté en 2008 de 50% par rapport à 2007 tant en flux qu'en nombre de projets. On enregistre près de 29 projets d'IDE valant 907 millions d'euros en montants brut en 2008 contre 60 projets d'IDE pour une valeur de 1,8 milliards d'euros en 2007. Les flux d'IDE en provenance de pays Méditerranéens s'effondrent également en 2008, tombant à 169 millions d'euros contre 2,3 milliards d'euros en 2007. Hormis l'activité des hydrocarbures, le reste des secteurs ne bénéficient que de très peu d'IDE, sinon d'investissements purement spéculatifs à court terme. Interdire le crédit à la consommation ne représente qu'une marche en arrière dans le processus d'attirer des investisseurs étrangers en Algérie. Elle représente une mesure antagoniste à la logique économique de consommation, à l'ouverture commerciale du pays et à la transition vers l'économie du marché.

Face à la sévère crise que traverse le monde depuis 2008 et en prévision d'un éventuel effondrement plus drastique que connaissent les recettes des hydrocarbures aujourd'hui, on aurait préféré voir des mesures plus concrètes pour gagner le pari d'une croissance réelle, pour renforcer le marché intérieur, pour permettre de résorber le chômage afin de réaliser un développement rapide assurant la réussite d'une transition d'économie rentière à une économie productive. L'urgence est là et non pas dans l'annonce d'actions sans aucune portée positive à l'économie algérienne.

Le Quotidien
Edition Nationale d'Information D'ORAN

jeudi 6 juin
2009

Algérie: Conséquences de la généralisation du crédit documentaire...

Nordine GRIM

[...] des usines ferment, des produits se raréfient

Imposé aux entreprises comme unique mode de financement de leurs importations, le crédit documentaire est sur le point de paralyser les unités de production algériennes et d'installer progressivement la pénurie. Faute de matières premières et de pièces détachées, de nombreuses usines ont déjà commencé à ralentir leur cadence de production, lorsqu'elles ne sont pas carrément à l'arrêt, de même qu'il est loisible de constater la disparition d'un large éventail de produits de consommation au niveau des commerces de détail. Les chefs d'entreprise et les commerçants interrogés sur la question imputent la situation à la loi de finances complémentaire 2009 qui a subitement fait obligation aux banques de n'accepter comme mode de paiement des importations susceptibles d'être engagées par leurs clients [...] le crédit documentaire.

C'est un mode de paiement de plus en plus abandonné de par le monde en raison de sa rigidité, son excès de prudence au seul avantage des fournisseurs et l'exigence d'une disponibilité de trésorerie que très peu d'entreprises peuvent se permettre. S'il est tout à fait vrai que le crédit documentaire offre l'avantage de la traçabilité dans les mouvements de capitaux exportés dans la mesure où les transactions commerciales ne peuvent s'effectuer que sur présentation des documents requis, il n'en demeure pas moins que son imposition sans préparation aucune, aussi bien pour les banques que pour les entreprises, n'a pour l'instant produit que des nuisances déjà largement perceptibles à travers les pénuries et les arrêts de production qui affectent certaines usines.

Les chefs d'entreprise et importateurs imputent ce malaise à l'excès de précipitation à mettre en œuvre ce mode de paiement subitement imposé à tous les opérateurs économiques algériens, sans exception, sans avoir donné aux banques le temps d'aménager leurs locaux en conséquence et de former leur personnel aux procédures complexes du crédit documentaire. En a ré-

sulté un encombrement des guichets de commerce extérieur des banques, qui ne sont plus en mesure de répondre dans les délais impartis aux sollicitations des entreprises, qui voient ainsi se rompre les cadences d'approvisionnement qu'ils étaient parvenus à assurer grâce aux relations de confiance patiemment tissées avec leurs fournisseurs. Imposé par la loi de finances complémentaire dans le souci de réduire la facture d'importation qui avait explosé en 2008 et de réduire les financements informels générant des fuites de capitaux, le crédit documentaire est perçu par les banques non pas comme un moyen de paiement parmi tant d'autres, mais comme un moyen de contrôle d'opérateurs qu'il faut surveiller de près.

D'où ce vent de méfiance, tournant parfois même à la paranoïa, de certains préposés aux banques qui refusent de

prendre le moindre risque en faveur de leurs clients, quand bien même la vie des entreprises en dépendrait. Pour un simple document ou une somme dérisoire qui viendrait momentanément à manquer, des banquiers se sont ainsi subitement mis à refuser le montage de crédits documentaires au profit de fidèles clients avec lesquels s'était pourtant instaurée une certaine confiance. De nombreuses entreprises, parmi lesquelles des unités de production employant des milliers de travailleurs, sont de ce fait en rupture d'approvisionnement et beaucoup d'autres sont sur le point de les suivre, avec tout ce que cela va entraîner en matière de mise au chômage et de pénuries. [...].

El Watan 15 décembre 2009

La restriction des importations a fait gagner à l'Algérie plus de 17 milliards de dollars en 2009

Rafik Elias

Pour prouver l'efficacité des mesures d'encadrements des opérations du commerce extérieur, notamment les dispositions de la loi de finances complémentaire 2009 (LFC 2009), les douanes algériennes ont fait une opération de simulation par le biais du Centre national de l'informatique et des statistiques (CNIS). Résultat : si les importations avaient continué sur le même rythme haussier de croissance de ces deux dernières années, elles auraient atteint un montant de 56,4 milliards de dollars en 2009 au lieu de 39,1 milliards de dollars qui est le chiffre réel. Ainsi, selon le CNIS, l'Algérie a gagné 17,3 milliards de dollars en 2009. Cette baisse a touché pour rappel de nombreux groupes de produits à l'exception des biens d'équipements. Des biens qui occupent une part de plus de 39% du total des importations et qui ont augmenté de 15,1% en 2009. Cette hausse s'explique, selon le responsable du CNIS, cité par l'APS, par la dynamisation du secteur industriel. Les autres groupes de produits ont baissé, notamment les produits destinés la re-vente en l'état, qui représentent

30,45% du total, avec -16,2%, passant de 14,2 milliards de dollars à 11,9 milliards de dollars. Idem pour les importations de blé, de lait, de véhicules, de médicaments et de matériaux de construction. Ces achats ont diminué de près de 30% par rapport à 2008. Pour le CNIS, cette baisse est liée, entre autres, à la généralisation de l'utilisation de la carte magnétique du numéro d'identification fiscale (NIF). Cette carte a permis, selon le directeur du CNIS, «un meilleur échange d'informations, une facilité dans les contrôles fiscaux et un assainissement du fichier, surtout après les mesures d'encadrement des pouvoirs publics à partir de 2009 pour contenir les flux des importations». [...], le nombre d'interventions a également connu une réduction. En effet, plus de 19 400 interventions ont été enregistrées en 2009, contre plus de 23 100 en 2008, soit une baisse de 15,87%, dont 1316 concernant le secteur public (-12,73%) et plus de 18150 pour le privé (-16,09%), selon les données avancées par le CNIS. [...].

La tribune 8 février 2010

Mohamed Kanaï, Président de la commission des finances à l'APN

« La loi de règlement budgétaire sera présentée en 2010 »

Propos recueillis par: Amel BLIDI

De quels moyens dispose l'APN pour contrôler les dépenses publiques? ?

En théorie, la loi 84-17 prévoit des mesures pour la présentation, le contenu, la validation et le contrôle de la loi de finances. Cela devrait donner un aspect rationnel, objectif et efficace à l'élaboration du budget de l'Etat. Il existe ainsi des mesures de contrôle permettant à l'APN d'avoir accès au bilan de l'année et d'effectuer un comparatif entre les projets et les réalisations. L'article 160 de la Constitution insiste sur le rôle du contrôle parlementaire et oblige le gouvernement à présenter un exposé détaillé des dépenses effectuées durant l'année et l'utilisation du budget. Cela devrait se conclure par un vote sur la loi du règlement budgétaire.

Dans les faits, est-ce que ces mesures sont appliquées? ?

Depuis les années 1980, rien – ou presque – n'a été fait. Les députés réclament constamment le respect des mesures de la Constitution afin qu'ils puissent accomplir leur droit de contrôle de la gestion de l'argent public. Pendant plus de vingt ans, nous n'avons eu que des promesses. L'accumulation des années rend les mesures difficiles à appliquer. Je pense que l'Etat tiendra ses engagements en 2010.

Le rôle de l'APN dans le contrôle des dépenses n'est donc pas assez efficient...

Le contrôle se fait à travers des rencontres réunissant les ministres de différents secteurs, avec la commission des finances de l'APN. Les questions orales adressées aux ministres sont également une forme de contrôle. Nous avons demandé les comptes des fonds spéciaux et nous avons pu avoir les détails sur tous les fonds.

L'Algérie est en bas du classement en matière de transparence budgétaire. ? Qu'en pensez-vous? ?

Le budget est clair et dûment retranscrit dans les documents officiels. Tous les députés savent en détail les dépenses de l'Etat selon les saisons. Nous connaissons tous les détails des budgets de fonctionnement et d'équipement. Il est du droit des députés de faire baisser les dépenses qui leur semblent superflues, comme il leur est possible de demander aux ministères des éclairages sur les dotations budgétaires.

Le gouvernement a exprimé le vœu de revoir à la baisse les dépenses superflues. Cela était-il visible dans le budget de fonctionnement de la loi de finances? ?

Le budget de fonctionnement a baissé

par rapport à l'année dernière. Une partie des dépenses est destinée à l'ancien programme quinquennal? ; une autre partie devra être réservée au nouveau programme 2010-2014. Avant d'entamer le nouveau programme, l'Etat a lancé la Caisse nationale d'équipement pour le développement afin de mieux gérer l'argent injecté dans les grands projets, dont le budget dépasse les 20 millions de dinars.

Le budget de l'APN a également été revu à la hausse. ? Quelle en est la cause? ?

Le budget de l'APN ne représente pas grand-chose dans les dépenses de l'Etat. C'est un budget qui est soumis

au contrôle de la commission des finances de l'APN. Le montant est inférieur à ce qui était prévu. Le budget de l'APN est ainsi de 5% inférieur à nos prévisions. L'augmentation du budget est faible et concerne l'amélioration des conditions de travail et d'encadrement et des rémunérations des députés. L'APN prépare, chaque année, un exposé complet sur l'exécution du budget de l'année précédente.

El Watan 18 janvier 2010

La peine de mort, entre la chariaa et le droit positif

A. MALLEM

Le président de la Ligue algérienne des droits de l'homme (LADH), M. Boudjemâa Ghechir, a déclaré hier en marge de la conférence sur la question de la peine de mort, organisée par l'Université des sciences islamiques Emir Abdelkader de Constantine (USIC), qu'à l'heure actuelle, 136 pays ont aboli la peine de mort et que l'Algérie reste le seul pays arabe à avoir signé le moratoire de l'ONU sur cette peine, document selon lequel elle s'engage à ne pas mettre en exécution les peines de mort prononcées par ses tribunaux.

La conférence en question s'est tenue dans la grande salle Imam Benbadis de l'USIC sur le thème de la peine de mort vue sous l'angle de la chariaa et du droit positif, pour ou contre l'abolition. La rencontre a été animée par des oulémas de la chariaa, des représentants du Conseil supérieur islamique et de l'Association des oulémas algériens d'un côté, des juristes, des défenseurs des droits de l'homme, des sociologues et des criminologues de l'autre, et en présence de représentants du ministère de la Justice et de députés des deux chambres du Parlement, d'hommes de culture, invités et des étudiants de l'université.(...)

A cette occasion, les implications et incidences juridiques, religieuses, politiques et sociales de l'application ou non de la peine de mort seront examinées et débattues «sereinement», a tenu à préciser notre interlocuteur, au cours des quinze communications inscrites au programme de la journée.

Le Dr Lamine Cheriet, professeur de droit général à l'USIC et président de la conférence, a dirigé les débats au cours de la séance de la matinée marquée par deux communications. C'est le Dr Amar Talbi, représentant de l'Association des oulémas algériens, qui a ouvert le cycle des

interventions en présentant le point de vue de la chariaa islamique qui repose sur le principe de la loi du talion (oeil pour oeil, dent pour dent). La seconde thèse, plus nuancée, est présentée par M. Boudjemâa Ghechir, président de la Ligue algérienne des droits de l'homme (LADH), qui a affirmé que la philosophie de l'Islam met en exergue le principe du pardon, qui conduit à l'annulation de la peine. «L'obstacle qui se dresse aujourd'hui sur le chemin de l'abolition est représenté par la nature des débats engagés à un niveau religieux autour des principes du droit positif. Ces discussions sont nettement hors sujet à mon sens, dit-il, parce que le droit positif n'a rien à voir avec les textes de la chariaa. Nous, si nous demandons l'abolition de la peine de mort dans notre pays, nous ne voulons nullement dire qu'il faut abandonner les préceptes de la chariaa. Bien au contraire, mais chacun à son domaine propre.

L'Etat algérien est régi par le droit positif». D'autres lui ont rétorqué que la Constitution précise bien que l'Islam est la religion de l'Etat et qu'on doit en tirer les conséquences découlant de l'énoncé de ce principe !

Ce qui montre l'âpreté des débats passionnants, passionnés par moments, mais contradictoires il faut le souligner, qui ont suivi les deux premières communications. Les conférenciers ont fini par conclure que les deux thèses sont nettement opposées, voire dualistes, et que leur conciliation n'est pas chose aisée. Et c'est dans cette atmosphère que ce débat s'est poursuivi durant la séance de l'après-midi.

Le Quotidien
Edition Nationale d'Information D'ORAN

18 décembre
2008

Nessma, la chaîne qui voit plus loin que son ombre

Mohammed BEGHDAJ

L'ENTV a déboursé sur la table d'Aljazeera la modique somme de 10 millions de dollars (presque l'équivalent de 72 milliards de nos centimes) sans aucune hésitation pour faire plaisir, semble-t-il, aux nombreux supporters de l'équipe nationale de football.

Elle s'est acquittée de 1 million de dollars (7 milliards 200 millions de centimes) pour un seul match de 90 minutes alors qu'on peut regarder gratuitement sur la parabole ces confrontations à partir de plusieurs satellites sur plusieurs chaînes de télévision qui pullulent le ciel comme Eurosport, les télévisions malienne, sénégalaise ou mozambicaine pour ne citer que celles-là.

[...]

Les Tunisiens et les Egyptiens, qui ont trouvé le prix trop onéreux contrairement aux nôtres, ont boycotté. Les chaînes cairottes ont carrément appelé leur public à lorgner du côté des chaînes citées plus haut en diffusant leur fréquence. Ils ont même osé parler du piratage illégal des chaînes payantes. Retour au bercail ?

Avec cette manne financière, ces très généreux messieurs de la télévision, auraient pu, améliorer les conditions de travail de leurs journalistes en augmentant leurs salaires et sauver la boîte des départs massifs de leurs compétences vers de meilleurs cieux. Comparativement aux autres chaînes de télévision, notre ENTV fait figure d'arriérée en matière de décor des plateaux de goûts démodés et vieillots à faire fuir plus d'un, surtout que la télécommande permet l'évasion furtive aux bouts des doigts. On ne peut attirer, ni fidéliser un public, surtout les jeunes, avec une mentalité à l'ancienne et où la langue de bois fait des siennes. Ses journalistes, à l'instar de ceux qui les ont précédés, n'attendent que le moment opportun pour faire le grand saut. Ils ne peuvent pas longtemps résister aux sons des sirènes, aux offres alléchantes et aux moyens de travail de normes universelles. Jusqu'à présent, nous n'avons vu aucun retour de ces journalistes à leurs premiers employeurs. Cela relèvera du miracle si les conditions actuelles restent immuables. C'est comme si on demanderait à Ziani, Matmour, Meghni, Bougherra ou Yebda de venir jouer dans notre championnat

de division une, eux qui sont habitués aux normes de la Bundesliga allemande et de la Première League anglaise. Nous observons donc nos expatriés journalistes, chaque soir sur tous les plateaux des télévisions moyen-orientales et maghrébines, défendre l'Algérie becs et angles devant les attaques répétées des médias égyptiens. Ils ont démontré leur professionnalisme et leur loyauté jusqu'aux bouts des ongles face aux journalistes d'Oum Dounia qu'on les croyait intouchables. Cela prouve que les cadres que l'Algérie a formés durant des décennies, sont très talentueux et valeureux. C'est dommage que le pays les perd aussi facilement du jour au lendemain. A défaut d'une véritable politique salariale et d'un environnement professionnel adéquat, l'hémorragie continue.

[...]

Le dindon de la farce

Franchement, j'ai été mal à l'aise lorsque Aljazeera a renoncé à ses exigences financières pour permettre aux téléspectateurs arabes de suivre les matchs de l'Algérie, la Tunisie et l'Egypte. Je me suis dit dans mon for intérieur que mon pays s'est fait pigeonner comme un novice. Sincèrement, cela fait mal au cœur d'être assigné au rôle du dindon de la farce. Nous n'avons entendu aucun commentaire des responsables qui se sont faits tout petits. Comme c'est souvent le cas, le mutisme l'emporte. Point de réactions. Trouvez-moi un algérien qui ne dispose pas d'une parabole. J'ai l'impression que les nôtres ne se sont pas battus comme il se doit. Il est vrai que l'on a perdu le sens des luttes justes. Par ce geste, a-t-on voulu montrer notre fortune en payant cash la somme exigée par Aljazeera ? Va-t-on demander à Aljazeera de nous rembourser les 3 millions de dollars pour avoir le droit de regarder les 3 matchs du premier tour de notre équipe ou bien ce sera un cadeau puisque l'Algérie n'a pas gaspillé que ce beau pactole. Que personne ne sache ce qui se cache derrière l'iceberg. Les Egyptiens et les Tunisiens ont refusé de payer les matchs malgré la participation de leurs équipes à la CAN. Ils ont protesté, ont fait du tapage jusqu'à ce que Aljazeera plie et décrypte les matchs des 3 pays arabes pour permettre à tout le monde de les suivre en clair.

Nessma, Une TV À l'Algérienne

Malgré l'achat des matchs, l'ENTV perd

ses clients une fois la diffusion du match terminée et les clips dédiés au foot aient pris fins. Ils se branchent immédiatement sur Nessma TV pour la soirée. La petite TV privée Tunisienne prend des galons de jour en jour auprès des téléspectateurs algériens. Vu le grand potentiel que représente notre pays, Nessma concentre ses efforts vers notre direction en multipliant son charme. Elle sait que son avenir se joue chez nous. Elle a parfaitement raison de chercher ses intérêts. Elle est en train donc de faire un tabac surtout depuis qu'elle s'est rangée sentimentalement en faveur des Algériens durant la double confrontation footballistique algéro-égyptienne. Nessma aspire à devenir le média le plus suivi dans le Maghreb en concurrençant le franco-marocain MédiaSat. Tandis que l'Algérie assiste en spectateur impassible et passif. De quoi s'étonner de notre absence face à cette guerre futuriste maghrébine des médias.

[...]

La légende

Nessma a l'air de connaître fortement la mentalité de l'Algérien. Il ne faut surtout pas l'énervé, ne pas lui crier dessus. Il déteste l'opposition frontale. Il ne recule devant rien si on lui lance un défi. Il aime se battre jusqu'au bout comme un féroce. Il n'est pas un fennec pour rien, un vrai guerrier du Sahara. Il ne lâche rien. C'est un baroudeur et n'aime pas qu'on lui marche sur les pieds. Oum Dourman a perpétué sa légende auprès des frères arabes. Mais si vous faites abstraction de toutes ces contrariétés, vous conquérez son amitié à vie. Comme la fable algérienne le rappelle, il vous donnera sa veste si vous prenez froid. Il vous couvrira de sa protection. Pour l'amadouer, il faut le caresser dans le sens du poil. Nessma sait qu'elle trouvera en lui un terrain lisse acquis à jamais. Mais attention au retournement de la situation si vous le trahissez. Il redevient plus impitoyable.

Nessma respire algérien

Les promoteurs de Nessma, par leur intelligence et leur dynamisme, sont en train de damer le pion et rafler la mise. Ils sentent que nous vivons dans un désert médiatique incontestable. Sans l'avouer, Nessma TV sait que sans les téléspectateurs algériens, elle ne peut pas aller loin. L'Algérien cons-

titue l'air que respire Nessma TV. Elle ne peut vivre sans les 2 poumons Algériens, la conquête de son public et la conséquente publicité. Il y a quelques mois, son directeur accompagné de ses présentateurs vedettes a tenu une conférence de presse où il a annoncé souhaiter établir un bureau permanent de sa TV fétiche à Alger. Par ses visées légitimes, il voit plus loin que l'horizon. La nature a horreur du vide. Nessma veut occuper admirablement l'espace qui s'offre candidement à elle sans puiser assez d'efforts. Il n'y a rien

de concurrent sérieux en face d'elle. Et c'est de bonne guerre pour les Tunisiens. Que du terrain vierge à occuper pour celui qui désire investir. Lorsqu'on se pointe sur Nessma TV, l'Algérien est roi. Il est le client Number One. C'est le nœud gordien de cette chaîne. Sans lui, rien ne peut se faire, rien ne se crée. Et Nessma lui tend superbement les bras et le cœur. Comme on le constate fort bien, l'avenir de Nessma est en Algérie. La preuve en est l'extraordinaire forcing pour la séduction du public algérien éparé et qui ne

trouve pas preneur chez lui. J'allais oublier l'essentiel, Nessma a commencé son enchantement depuis ses premiers pas. Il est clair qu'elle vise et mise beaucoup sur notre pays. La preuve, les géants placards publicitaires dans toutes les villes du pays qu'elle s'est payés chèrement pour envoûter les Algériens.

Le Quotidien
Édition Nationale d'Information D'ORAN

Jeudi 2 Janvier 2010

[Algériens et fusion musicale : Une quête identitaire ou richesse culturelle ?]

Faten HAYED

Imaginez les longues envolées d'une trompette délibérément jazzy mêlées à la voix douce d'une chanteuse nommée Plume et les karkabous du groupe Gnawa Sidi Othman. Le mélange vous semble cacophonique ? Pourtant le résultat musical est une pure délectation pour les oreilles les plus dociles, habituées à écouter de la musique conventionnelle.

[...]

Depuis quinze ans, les artistes algériens qui, pour la majorité, ont appris la musique grâce à des associations de musique andalouse, de chaâbi ou en autodidactes, affichent leur tendance à aller vers le mélange des musiques. En revanche, certains professionnels voient en cela une dénaturalisation de la musique algérienne. Djmawi Africa, Joe Batoury, Es Sed, Zerda, Foursane Al Djanoub, Index, Gaâda, Ferda ou Karim Ziad ne l'entendent pas de cette oreille. Quand des groupes de heavy metal reprennent des textes de diwan ou quand on additionne un sitar à un groupe de rock, le but n'est pas d'appauvrir le patrimoine, mais bel et bien l'enrichir et le vivifier. « La musique actuelle algérienne est l'ensemble des codes musicaux et des choix artistiques des musiciens du moment », explique Lamia Abou Terki, musicologue et luthiste.

Actuellement, elle prépare un mé-

moire sur la fusion musicale dans le Maghreb et la Méditerranée. « Cette appellation a suscité un débat qui a pris fin lors de l'institutionnalisation du Festival de la musique actuelle de Bordj Bou Arréridj. La musique n'est ni un style ni un genre. Elle regroupe plusieurs concepts musicaux, dont la musique improvisée, amplifiée et traditionnelle du monde. Elle concerne ainsi toutes les musiques, sauf le classique pratiqué dans sa forme la plus conventionnelle. » La démarche artistique qu'empruntent les musiciens est bénéfique au développement, voire à la consécration de leur art. Pour le groupe de rock Cyris, qui mélange le son des guitares amplifiées aux percussions algériennes (derbouka et bendir), « les styles traditionnels ont besoin de renouvellement. On ne peut pas jouer de la musique andalouse sans que nos autres influences musicales surgissent ; c'est devenu une seconde nature. Le rock vient d'Europe, on ne peut pas exécuter le même rock qui se joue en Angleterre ou en France, mais on fait un rock à notre manière, c'est-à-dire une musique qui traduit ce que nous sommes ».

[...]

Karim Derrag du groupe Castigroove est tout aussi optimiste : « De mon point de vue, en Algérie, la fusion n'est pas une exception, c'est une nature, compte tenu de l'histoire de notre pays. La fusion permet de donner un coup de jeune aux musiques traditionnelles et populaires et fait naître chez le public algérien et étranger un senti-



ment de curiosité et l'envie de découvrir. » Dans dix ou vingt ans, écouterons-nous ce type de musique ? Pour répondre à cette question Lamia Abou Terki fait un parallèle avec l'histoire du jazz.

« Dans les années 60, les plus éminents musicologues voyaient la fin de la musique jazz. Pourtant, cent ans plus tard, le jazz est toujours tendance et n'a rien perdu de sa ferveur, de prestigieux festivals lui sont dédiés. La fusion dans la musique actuelle en général, et algérienne en particulier, s'essoufflera à un moment, mais reprendra sa vitesse de croisière, parce que le monde est un grand village, et que la musique est réellement un langage universel, qui rapproche les cultures et les peuples.

Extrait de: Gnawi, rock, chaâbi... : Quand la fusion squatte la scène algérienne

El Watan
Week-end

22 Janvier 2010

Le monde musulman et l'Espagne

L'Andalousie est oubliée depuis sa splendeur tant en Europe que dans le monde musulman. Aurait-elle été une légende qui n'ait appartenu à aucun monde?

Ce thème... appelle à la recherche sur une période de l'histoire du monde musulman. Arabes, berbères, syriens et perses contribuent à l'édification de l'Andalousie... En effet... l'avancée des troupes venues de la rive sud de la Méditerranée est foudroyante... L'entrée en scène des musulmans dès 711-712... se produit au moment... ou s'affirme la décadence espagnole. Entre les rois chrétiens... existent des luttes qui affaiblissent le pays... Musa Ibn Nasr organise une campagne militaire ou un... nombre de berbères... n'ont aucune peine à s'imposer par la bataille de Guadalete... faisant la jonction avec Tarik Ibn Ziad... Musa rentre à Tolède. Cependant, le roi Pélagie, à la tête des wisigoths..., inaugure la reconquête en infligeant aux musulmans une défaite dans la vallée de la Covadonga. D'abord dépendant du... califat de Bagdad, l'Espagne s'en sépare... après le huitième siècle. Elle forme... un second empire musulman appelé émirat... pour capital Cordoue sous le règne d'un prince omeyyade... Il existe plusieurs théories au sujet de l'origine du mot Andalousie. Certains pensent que ce terme a pour origine le mot vandale... d'autres avancent l'hypothèse que cette appellation vient du berbère... la population... est issue de divers éléments ethniques... les multiples brassages amènent les andalous à s'infiltrent... L'empreinte de l'islam s'inscrit dans l'espace hispanique... On retient que ces victoires sont... un fait marquant. L'arrivée des musulmans s'apprête à bouleverser... l'existence d'un peuple ayant... sa civilisation... Elle fait naître des relations hostiles entre les chrétiens et les musulmans... La plupart des territoires islamisés sont chrétiens, le christianisme est évincé rapidement, en revanche, la religion musulmane devient prédominante sauf en Espagne... la langue arabe se propage à travers toute l'Andalousie... A côté de la communauté chrétienne, vit la communauté juive. Bien organisée..., elle bénéficie... de la libre pratique de son culte... L'Andalousie est le pays où l'orient et l'occident se rencontrent... la coexistence pacifique des trois religions dans la péninsule ibérique est une réalité. Une culture de la tolérance se forme... la vie économique se trouve... transfor-

Meriem MAHMOUDI

mée... l'irrigation est arabe... on cultive, dans plusieurs régions, de nombreuses plantes originaires de la Syrie ou de la perse ... La réputation de Séville se construit sur la culture du coton qui favorise l'industrie textile ... Tous les corps de métier existent... dans les ateliers de poteries... Comme à Malaga et à Grenade, se rencontrent à Séville, de nombreux carreaux de revêtement à reflets métallique... La réputation de Séville se révèle à travers le dicton: «qui n'a pas vu Séville, n'a pas vu de merveilles». Son métissage... se révèle à travers ses conceptions architecturales... la Giralda, cette tour du XIIème siècle, estimée comme le joyau de l'art almohade, n'est autre que le minaret de la mosquée... quant à l'Alcazar, il est l'image de l'Alhambra de Grenade. Ce palais est d'abord arabe, puis reconverti par des rois chrétiens dans le respect de la tradition hispano morisque.

LES MUSULMANS DANS LA VALLEE DU RHONE

A partir du IX siècle, les musulmans d'Espagne s'installent dans les pays riverains de la méditerranée... le sud de la France... et en particulier le... var connaît l'appropriation de... musulmans d'Espagne venus s'établir dans le massif des maures... le commerce se développe... entre les ports d'orient et... méditerranéens de France tels que Marseille, la Provence et l'Italie... des sources historiques... mettent en exergue le rôle des musulmans dans l'essor technique de l'occident médiéval... Abderahmen III reste dans les annales historiques comme le plus illustre souverain de la dynastie des omeyyades... ce monarque s'avère être un fervent protecteur des lettres et des arts. Cordoue... devient un foyer de ... culture et le séjour ... de ... savants... musulmans et juifs. On y voit évoluer... Averroès et... Maimonide... on admirera avec quelle souplesse, ce monarque, à l'âme tolérante,... réussit à préserver l'équilibre entre les trois communautés, garantissant... le droit de chaque individu à la liberté de pensée et de religion... les relations entre l'islam espagnol et chrétienté occidentale s'amplifièrent...

LES HOMMES BLEUS AU PAYS DE FERDINAND VI (1085-1145)

... Les almoravides... sont les lointains ancêtres des berbères touaregs... convertis à l'islam... ils entreprennent la conquête de la Maurétanie... ils sont

appelés en Espagne par les princes musulmans menacés par les rois chrétiens... l'Andalousie se trouva ... placée sous l'autorité des almoravides... les princes almoravides sont des grands bâtisseurs... des mosquées, ils agrandissent la magnifique mosquée d'el Quarawin de fez et construisent celle d'Alger et de Tlemcen.

LA DOCTRINE DE MOHAMED IBN TOUMERT DANS LE FIEF ANDALOU(1147-1232)

En moins de cinquante ans l'empire des almoravides se désagrège par les almohades. Cette dynastie... est fondée au début du XII siècle par ibn Toumert, de la puissante tribu berbère des Mesmouda... juriste, il professe... el Tawhid...

UNE PERIODE DE SPLENDEUR POUR L'ESPAGNE:

Sous la domination almohade, l'Espagne connaît une ère de prospérité... ayant réalisé une réforme monétaire en 1185, elle voit sa monnaie doubler le poids du... dinar d'or

LA LANGUE ARABE

El Birouni, philosophe, enseigne les sciences transmises par les grecs et traduites en arabe... lisons le...: «c'est dans la langue arabe que les sciences ont été transmises par la traduction...»

LA CHUTE DU ROYAUME DE GRENADE LE 2 JANVIER 1492

... Les rois très catholiques ... s'emparent du dernier bastion de résistance islamique... la bannière de castille et la croix sont hissées sur des tours de la forteresse de l'Alhambra qu'on appelle... la tour de la bougie. Boabdil, le dernier représentant des Nasrides laisse sa ville... moyennant un traité de capitulation...

EXPULSION DES MORISQUES(1609-1610)

L'année 2009-2010 marque le quatrième centenaire de ... l'expulsion des andalous... l'Espagne... décide de la christianisation des populations andalouses. En 1609, elle décide de leur expulsion. Celle-ci se prolonge sur deux siècles avant la disparition totale... des morisques d'Espagne.

[BIBLIOGRAPHIE]



L'OLYMPE DES FORTUNES
de Yasmina KHADRA (Editions Julliard)

Quelque part, on ne sait où, une plage, et en retrait, une décharge. Sur cette décharge vivent les Horr, personnages à la fois repoussants et attachants, blasés et philosophes à leur manière. Un livre un peu déroutant, devant lequel la critique n'est pas unanime, mais ô combien attachant, tant l'humanité des personnes, Ach ou Junior, Mama, Haroun, Bliss, peut nous toucher. Un conte philosophique ? Une parabole ? Peut-être ? Une histoire à lire au second degré, sûrement, tant les images sont porteuses de sens multiples.

Ce roman nous découvre un Yasmina Khadra un peu « autre », mais, comme l'écrit Abrous Outoudert dans Liberté du 17/02/2010 : « Avec ce roman, l'auteur qui n'est plus à présenter, conforte sa position d'écrivain incontournable de la trempe de Camus ou de Kateb. »

PRETRE EN ALGERIE : 40 ANS DANS LA MAISON DE L'AUTRE

de Bernard JANICOT (Editions Karthala), Janvier 2010

L'auteur est l'actuel directeur du CDES d'Oran. Le livre se présente comme un récit-témoignage dans lequel l'auteur nous parle de ses amitiés algériennes, de son travail dans la bibliothèque au service des étudiants, des événements heureux ou douloureux vécus au cours de ces longues années. Il tente aussi une réflexion sur cette petite Eglise Catholique d'Algérie qui depuis l'indépendance du pays a choisi de « vivre dans la maison de l'Autre », dans une présence au quotidien, faite de services et de rencontres.



REVUE CONFLUENCES MEDITERRANEE, N° 71, Automne 2009 (Editions l'Harmattan)



Ce numéro de cette excellente revue dirigée par Jean-Paul Chagnollaude, a comme titre global : « **Souveraineté économique et réformes en Algérie** ». Une dizaine de contributions, signées de spécialistes aussi reconnus que Mihoub Mezouaghi et Fatiha Talahite, Ahmed Henni, Lyazid Kichou, Mustapha Mekideche, et d'autres, tentent de faire le point sur la question de la souveraineté économique de l'Algérie, pays où la rente pétrolière ou gazière ont une place si importante, où les réformes économiques, marquées par la libéralisation, par les privatisations, semblent marquer le pas.

[FILMOGRAPHIE]



HARRAGAS

Date de sortie : 24 Février 2010
Réalisé par : **Merzak ALLOUACHE**

Durée : 1h35min

Pays de production :

Algeria , France

Synopsis : Mostaganem, à 200km des côtes algériennes. Hassan, un passeur, prépare en secret le départ illégal d'un groupe d'immigrants vers les côtes espagnoles. Dix « brûleurs » participent au voyage. Harragas est l'odyssée de ce groupe rêvant à l'Espagne, porte ouverte sur l'Eldorado européen.

[DISCOGRAPHIE]

MARCHEZ NOIR

est le premier album solo d'Amazigh KATEB sorti le 17 Octobre 2009

Émancipé de Gnawa Diffusion, Amazigh affirme la maturité de son inspiration à travers un album riche de sens, d'émotions, de rythmes stimulants et d'éclats de délire. Pour la première fois, il s'autorise à mettre en musique la poésie de son illustre père, Kateb Yacine, vingt ans après sa disparition



SMAA SMAA

Album de : Hassna El bacharia
Sorti le 25 Janvier 2010

La blueswomen algérienne revient avec un nouvel opus Smaa smaa.

L'artiste est plus que jamais imprégné de réalités multiples et parfois contradictoires, inhérentes à son environnement. Femme, elle reprend et adapte depuis toujours les thèmes des musiques gnawa. Sur ce deuxième album, la chanteuse, guitariste et joueuse de gumbri n'hésite pas, selon ses humeurs, à attirer ces musiques vers des univers chaabi ou rock.